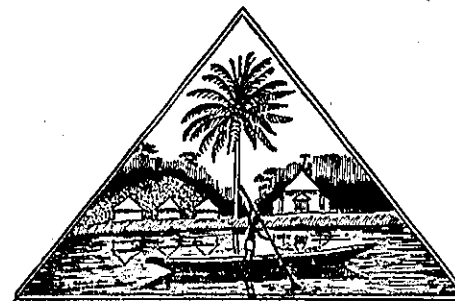


LE VISAGE CHRETIEN DU KWANGO



S 17

4495

S

17

4495

LES IMPRIMERIES CH. BULENS, S. A.
75, rue Terre-Neuve,
BRUXELLES

—
1941

547/4495

DANS UN DES CHAMPS D'APOSTOLAT
CONFIES AUX
JESUITES BELGES

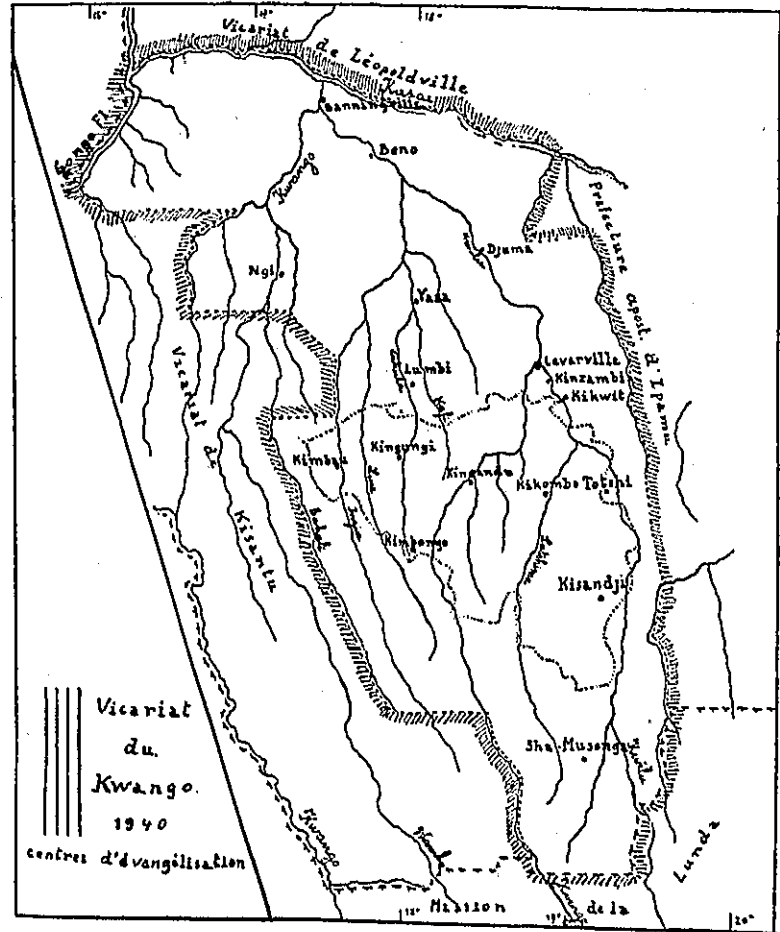
« Quelle nouvelle ! Donc, les jésuites
sont missionnaires ? — Plus qu'éduca-
teurs. Avant que d'être éducateurs. Plus
que prédicateurs de stations et de re-
traites, et plus que confesseurs. Ils le
sont par vœu. Saint François-Xavier,
apôtre des Indes et patron principal de
la Propagation de la Foi, est, avec saint
Ignace, leur fondateur. »

de Bonneville, S. J.

St. Univ.-Bibl.
Frankfurt/Main

48/540x8

1942/734



A tous ceux qui, par leurs prières et leurs dons, contribuèrent à transformer le visage du Kwango, ces pages sont dédiées en témoignage de profonde gratitude.

AVANT-PROPOS

Les jeunes noirs sont pleins d'admiration devant l'intelligence du blanc. Que de fois les coloniaux ne surprennent-ils pas sur leurs lèvres l'exclamation joyeuse : « E, bamindele, ngangu'e... Ah, les blancs... qu'ils sont intelligents !... ». Par-dessus tout, les machines venues d'Europe jettent la jeunesse noire dans une stupeur respectueuse.

Les anciens se moquent de cet engouement des jeunes. Le soir, autour des feux, les vieux leur font malicieusement la leçon : « Les blancs ont sans nul doute de grands biens, mais ils n'ont pas le bonheur. Nous autres, noirs, nous n'avons certes pas grand'chose, mais nous sommes toujours heureux. Pourquoi tant s'affairer pour amasser des richesses qui ne satisfont tout de même pas le cœur humain, alors que des occupations modestes pacifient l'homme à plein bord ! ».

Il y a dans cette philosophie nègre une parcelle de sagesse. Notre civilisation moderne nous a enlevé toute simplicité d'âme. Nous sommes béants vers tout ce qui présente quelque attrait. Mais à peine avons-nous approché nos lèvres que nous nous détournons sans avoir rien goûté à fond.

Nos cars nous permettent de visiter une ville en une journée, voire en une matinée. Nos excursions touristiques se bornent à une course de point de vue en point de vue. Quelques quarts d'heure nous suffisent pour parcourir un musée.

Le soir, nous rentrons fatigués, lassés jusqu'à l'écoeurement de toutes les merveilles que nous avons contemplées. Notre sensibilité a été submergée par un fourmillement extravagant d'impressions qui se sont succédées à un rythme sans cesse accru. Leur passage n'a laissé d'autre trace que l'émoi causé par ce monstrueux afflux de sensations.

Nous ne savons plus, comme nos pères, nous rendre dans un musée pour y contempler à loisir l'une ou l'autre toile d'un maître et laisser notre sensibilité vibrer, de longues heures durant, au contact d'une vision toute prégnante de beauté. Nous n'aimons plus guère les promenades pédestres, les seules pourtant qui permettent de se rassasier pleinement d'un paysage. Nous ne savons même plus lire; nous dévorons des livres, mais nous ne gardons de tant de lectures qu'une impression superficielle bientôt évaporée. Nous connaissons une foule de gens; peut-être ne pourrions-nous dessiner les traits d'aucun visage.

Le noir, lui, a cette fraîcheur d'âme qui nous manque. Je lui ai souvent envié cette placidité souveraine, ce calme imperturbable qui lui permet de rester, des heures durant, assis au coin de sa hutte, à regarder, sans rien dire et sans rien faire...

Beaucoup de coloniaux, je le sais, me prendront pour un naïf. Loin d'envier le noir, ils ne veulent voir dans cette attitude qu'une marque d'abrutissement. Mais, on l'a fait remarquer avec justesse, personne plus que le sot ne ressemble à l'homme de génie ! En tout cas, les fables et les légendes que les noirs se racontent le soir, autour du feu, nous révèlent un don d'observation supérieur. Ils n'étaient pas abrutis, croyez-

moi, ces petits noirs qui me firent assister, à leur insu, à une scène délicieuse. Je ferme les yeux et je revois cette modeste demeure en pisé d'un de nos postes missionnaires. Assis au centre de la barza, un missionnaire récite pieusement son bréviaire. Souples comme de jeunes chats, quelques petits noirs se glissent furtivement à ses pieds. Accroupis sur la terre battue, ils fixent de leurs prunelles ardentes le visage recueilli du vieux missionnaire. De longues minutes s'écoulent... Les petites frimousses noires, si mobiles d'habitude, se sont pour ainsi dire figées en une attitude d'extase. Pas l'ombre d'une lassitude n'apparaît sur ces visages tendus. Soudain, le Père a fermé son livre d'heures. Ses lèvres achèvent de murmurer une dernière prière, tandis que ses yeux se lèvent vers les enfants. Mais son regard ne rencontre qu'un peu de terre froissée. Prompts comme l'éclair, nos petits noirs se sont évanouis. Ils n'avaient rien voulu d'autre que voir longuement leur missionnaire de tout près.

Oh ! bien sûr, ce qu'ils avaient ressenti durant ces longues minutes de contemplation silencieuse, nos petits noirs n'auraient pu l'exprimer, mais, croyez-moi, d'impondérables liens les avaient attachés un peu plus fortement à leur « tata ».

Cette attitude d'abandon naïf et confiant de ces petits noirs définit assez bien la disposition que l'on voudrait trouver chez le lecteur de cette brochure.

A celui qui, nerveux, affairé, préoccupé, les parcourt rapidement, ces pages ne diront sans doute rien : elles n'ont pas été écrites pour lui. On ne connaît pas quelqu'un pour lui

avoir serré la main et avoir échangé avec lui quelques paroles distraites.

Mais à celui qui se penchera avec intérêt et amour sur ces pages, se découvrira peut-être, trait par trait, le visage chrétien des noirs du Kwango. Il goûtera alors une joie trop méconnue : celle de voir tout un peuple cheminer à pas lents vers la pleine lumière.

M. Rycx s. j.



Le chapitre IV « Chroniques et panoramas », ainsi que le chapitre VII « Un centre spirituel : Kinzambi », sont dus à la précieuse collaboration du P. Louis Peeters s. j. Les photographies proviennent de la collection du P. Paul Hoet s. j.

I

PRISE DE CONTACT

« Oh ! l'Afrique. C'est une splendeur dans le monde !... On ne guérit pas de l'Afrique... »

E. Psichari.

Les coloniaux sont des gens étranges ! Vous vous trouvez par hasard avec l'un d'entre eux sur les bords de l'Escaut. Par politesse, plutôt que par intérêt, vous l'interrogez : « Vos rivières congolaises ressemblent-elles aux nôtres ? Lui, pris d'un rire sarcastique, vous répond laconiquement en haussant les épaules : « Une barrique et une bouteille ! ». Décontenancé, vous vous demandez si l'on se moque de vous. Soyez sans crainte ! Mais, croyez-moi, évitez de poser pareilles questions à un colonial. Il vous répondra toujours par une bou-

tade ! Car, comment pourrait-il se persuader qu'avec des paroles il parviendra à vous faire réaliser ce simple fait que le Congo roule par seconde deux cents fois plus d'eau que notre Escant !

J'ai cependant pris à tâche d'évoquer devant vos imaginations ce petit coin de terre congolaise — vaste comme quatre fois la Belgique — au vocable un peu rude : le Kwango. Ne me demandez surtout pas : « Le Kwango est-il pittoresque ? ». Je pourrais, moi aussi, vous répondre par une boutade et vous tirer ma révérence. Vous l'auriez bien mérité ! Car, si je vous réponds négativement, vous trouverez — avec raison — que ce n'est pas la peine de poursuivre votre lecture ; mais si je vous donne une réponse affirmative, aussitôt vous vous imaginerez quelque coin de la Campine ou des Ardennes en profilant à l'arrière-plan de vagues palmiers rachitiques poussés en serre chaude !

Les coloniaux eux-mêmes, d'ailleurs, ne sont pas d'accord entre eux. Un grand nombre de ceux qui ont navigué sur le Congo ou l'un de ses grands affluents, se plaignent de la déprimante monotonie du paysage. Mais Chalux qui, avant de visiter notre Colonie, avait parcouru presque tous les pays du monde, avouait ne pas les comprendre. Pour lui, ces gens devaient voyager les yeux fermés ou ne prêter qu'une attention assez distraite à « la farouche beauté des rives, la majesté des eaux et les métamorphoses perpétuelles du ciel qui s'y reflète ». Exception faite pour le Nil et le Fleuve Bleu, Chalux assurait que, nul part, il n'avait vu de fleuves plus saisissants et plus inoubliables.

Du pittoresque du Kwango je préfère donc vous laisser juges. Laissez-moi vous conduire là-bas en imagination et faire revivre devant vous ces jours où, pour la première fois, je pris contact avec ce coin d'Afrique.

En route !

Il est huit heures du soir. Notre train pénètre en gare de Léo. Aussitôt, nous — j'ai deux confrères comme compagnons de voyage — sommes submergés par le brouhaha infernal qui règne en maître dans toute gare moderne. Le halètement de la locomotive crachant sa fumée à pleins poumons, les hurlements des porteurs, la piaillerie de la foule noire, tout ce tintamarre nous heurte douloureusement. La civilisation fait payer chèrement ses conquêtes !

Les formalités accomplies, nous nous empressons de quitter la gare. Nous devons traverser un coin de la ville pour nous rendre au port. En dépit de l'obscurité — le soleil est couché depuis longtemps — Léo nous fait l'impression d'une belle ville moderne : larges avenues macadamisées, grandes et belles bâtisses entourées de jardins. A l'intérieur des maisons, la lumière des lampes aux abat-jour de soie donne une impression de confort, de quiétude et d'intimité.

Au port, c'est l'obscurité presque complète. Mais le bon frère Scheutiste qui nous guide connaît son chemin. Suivis de quelques boys qui transportent nos bagages, nous nous engageons sur une frêle passerelle en bois. Quelques pas, peu assurés, nous conduisent sur le pont d'un petit steamer.

Dans l'obscurité nous cherchons à tâtons l'interrupteur. Peine perdue : les machines n'ont pas encore été mises en marche et les accus sont vides. Un matelot noir s'efforce de nous consoler en nous promettant pour demain une lumière éblouissante. Heureusement ! le frère Scheutiste, toujours prévoyant, tire de ses poches deux précieuses bougies.

Nous tâchons de reconnaître les lieux mais bien vite la crainte d'un faux pas nous engage à remettre à demain une plus ample prise de connaissance. Le léger clapotis de l'eau sur les flancs du bateau nous murmure un conseil de prudence ! Les bougies d'ailleurs sont courtes et diminuent rapidement. Le temps de nous installer quelque peu dans nos cabines, d'échanger quelques impressions, de dire une prière, et vite nous nous glissons sous la moustiquaire, tandis que nos bougies achèvent de se consumer en jetant des lucurs vacillantes.

Le Fleuve.

En m'éveillant le lendemain matin, je crois tout d'abord rêver. Au travers de la moustiquaire mes yeux ne s'accrochent à aucun détail familier. Des trépidations régulières parcourent mon étroite couchette. Je perçois, un peu étouffé, le halètement d'une machine à vapeur.

Aussitôt ma toilette prestement achevée, je me précipite sur le pont où se trouvent déjà mes deux confrères. Surprise ! Notre bateau a quitté le port et vogue en plein fleuve. A l'horizon se profilent encore vaguement les vastes hangars

du port; sur l'autre rive, à des kilomètres de distance, s'estompent dans la brume les premières maisons de Brazzaville. Nous avons vraiment l'impression de naviguer sur un lac immense.

Le « Lutshima » — nom de notre petit steamer — remonte le fleuve à une allure paisible. Il ressemble à tous les bateaux



qui sillonnent les eaux congolaises : fond plat, construction haute mais relativement légère de façon à permettre un tirant d'eau minimum. Une machine à vapeur, chauffée au bois, actionne une vaste roue à pales qui mugit puissamment à l'arrière en soulevant des paquets d'eau qui se dispersent dans l'air et retombent en volutes.

Nos cabines sont étroites, l'espace pour se dégourdir les

jambes est bien limité; mais nous sommes entre nous! Et puis, comme l'écrivait un charmant poète du XVI^e siècle, plein de bon sens : « Confort est un estropié qui n'arrive jamais vite ! ».

Voici les « Dover Cliffs » ou Falaises de Douvres, éclatantes de blancheur. De longues minutes nous admirons ces rives escarpées, imposantes et boisées. Le courant est violent et l'on sent que notre vieux bateau peine quelque peu.

Accoudés au bastingage nous regardons les chauffeurs noirs entretenir le brasier de la chaudière. A tout instant ils en ouvrent la gueule géante et lancent adroitement d'énormes bûches. De larges sillons de transpiration parcourent irrégulièrement leurs corps nus jusqu'à la ceinture.

La provision de bûches s'épuise rapidement. Les postes à bois sont heureusement fort nombreux le long des rives. Plusieurs fois, nous accostons pour acheter quelques dizaines de stères. Le soir, on aborde pour la nuit et le renouvellement de la provision de combustible s'effectue jusque bien tard dans la nuit. A la file, sur une étroite passerelle qui ondule dangereusement, des travailleurs noirs transportent sur leurs épaules nues une pile de bûches qu'ils jettent, à grand bruit, sur les ponts métalliques. Ils accompagnent leur labeur de chants rythmés et monotones. Heureux ceux qui ont le sommeil profond !

A Kwamouth, nous quittons les eaux noires du Congo pour entrer dans les eaux jaunes du Kasai. Notre bateau contourne une série de bancs de sable qui rendent la navigation si compliquée que notre capitaine en perd, pour quelques heures,

tout sourire. Voici le Kwango, et bientôt nous passons devant l'ancienne Mission de Wombali dont les constructions, récemment abandonnées, ont déjà l'aspect de ruines.

En longeant les palmeraies.

Dans l'après-midi nous pénétrons dans le Kwilu. De jaunâtres qu'elles étaient, les eaux ont pris maintenant une teinte plus sombre. La végétation sur les rives se fait plus luxuriante; les palmiers se font de plus en plus nombreux.

Nous stoppons à Banningville. Pour dérouiller un peu nos jambes, engourdis par l'inaction forcée, nous courons vers la Mission toute proche. Réception pleine de cordialité. En vitesse nous jetons un coup d'œil sur la belle église romane, les magnifiques locaux scolaires, l'hôpital, etc... Un long coup de sirène interrompt notre visite ultra-rapide.

A bord il fait une chaleur torride. L'atmosphère est lourde, étouffante, presque visqueuse. Et notre bateau est encore surchauffé par la chaleur que dégagent chaudière et cheminée !

De larges bancs de sable offrent un asile confortable aux crocodiles qui s'y chauffent paresseusement au soleil. Dès qu'ils entendent du bruit, ils glissent avec souplesse vers l'eau toute proche et disparaissent.

Nous croisons un groupe d'hippopotames : masses sombres de trois ou quatre tonnes qui montrent à intervalles leurs têtes énormes de bêtes antédiluviennes. On dirait d'énormes cachalots.

Nous passons, sans nous arrêter, devant la Mission de Beno. De notre bateau nous y remarquons une activité intense. Le poste, récemment fondé, est encore en pleine construction. Ah ! l'activité débordante et raisonnée des missionnaires ! Quelle impression puissante de « définitif » on éprouve dans ces centres qu'ils créent de toutes pièces, où chaque arbre a été planté par eux, chaque maison bâtie de leurs mains, là où il n'y avait que brousse ou forêt sauvage.

Les îles se font de plus en plus nombreuses. Souvent, le bateau, côtoyant la berge, frôle leurs rives. Le spectacle change continuellement d'aspect et de couleur. Les arbres aux fûts blancs et tordus jaillissent de l'eau jaunâtre; des lianes gigantesques les étirent et s'enchevêtrent en montant.

Nous nous arrêtons quelques instants à la Mission de Djuma où s'arrêtent mes deux compagnons. Pour moi, le voyage se poursuit dans la solitude. Mais je ne m'en plains pas : l'admiration a besoin de silence. Appuyé contre le bastingage, je passe de longues heures à contempler les jeux de lumière sur les eaux et sur le mur de verdure qui borde les rives. Les palmiers s'étagent à perte de vue, balançant discrètement par à-coups, au-dessus de la rivière, leurs palmes élégantes. Des indigènes en pirogues longent la rive; ils viennent relever leurs nasses. Parfois ils disparaissent derrière un fouillis inextricable de racines géantes et de lianes entremêlées, mais l'instant d'après, d'un coup de pagaie, ils s'arrachent à l'ombre et bondissent vers la lumière.

Trois coups de sirènes prolongés ! Le « Lutshima » s'engage dans les eaux du Kwenge et vient accoster majestueusement

au beach des H. C. B. Leverville s'étend devant nous. Je m'attarde un instant à admirer la vaste usine.

« Si vous pouvez un jour la visiter, ne manquez pas l'occasion, me dit le capitaine. Elle vaut la peine d'être entièrement parcourue, depuis le haut, où les fruits de l'élaïs sont versés dans une immense cuve, jusqu'au bas, où l'huile rouge, dont on fera en Europe des bougies et du savon, est recueillie et pesée, et où les coconottes, dûment nettoyées, sont concassées et déversent leurs précieuses amandes qui deviendront de la margarine. »

Mes premiers pas à terre sont quelque peu titubants; après toute une semaine de navigation nonchalante, j'ai perdu l'habitude de marcher sur la terre ferme.

Sur l'autre rive, où se trouve la Mission, j'aperçois un camion venu prendre mes bagages. Des noirs complaisants les transportent sur le bac qui permet de passer d'une rive à l'autre. Six types bien musclés sont de service comme payeurs. Ils empoignent leurs pagaie, et, lentement, longeant la rive, nous remontons le courant. A quelque trois cents mètres en amont, un vigoureux coup de perche éloigne le bac de la rive. Les payeurs entrent aussitôt en action. Ils sont superbes d'allure ! Pendant plusieurs minutes ils maintiennent une cadence accélérée. Il s'agit de ne pas se laisser emporter par le courant assez violent, mais de le prendre de biais et de l'utiliser en se laissant pousser par lui vers l'autre rive.

— A gau... ce, gaue ! commande le capita sur un ton nasillard.

D'un seul mouvement, tous ramènent la pagaie devant la poitrine comme à un « Présentez-armes », l'abaissent en frappant d'un coup sec la paroi extérieure du bac, et se remettent à pagayer. Au bout de quelques instants, il faut redresser vers la gauche : à droi... te, droite !

Un léger choc et le bac s'immobilise. Je saute sur la rive et prends place sur le camion. Nous gravissons à bonne allure la pente qui mène à la Mission. Le poste déploie sur un immense plateau ses vastes constructions en briques rouges. Au premier coup d'œil, je crois voir apparaître un autre Kisantu.

Demain, dernière étape.

En brousse !

Un commerçant portugais accepte de me prendre dans son auto et de me déposer à la Mission de Kingandu, à quelque 170 kilomètres d'ici.

Nous nous mettons en route de grand matin pour profiter de la fraîcheur relative des heures matinales. Les premiers kilomètres se font allègrement.

— Les routes du Kwango sont excellentes, dis-je à mon aimable compagnon.

— Vous ne serez peut-être plus du même avis tout à l'heure, me répond-il, avec un bon sourire narquois.

De fait, quelque trente kilomètres plus loin, à peine avons-nous dépassé la bifurcation vers Kikwit, que nous commençons à être secoués de maîtresse façon. Un chemin tel que celui du bon La Fontaine « montant, sablonneux, malaisé » !

— Eh bien ! n'avais-je pas raison, mon Père, s'écrie mon bénévole conducteur. Vous vous demandez peut-être si mon auto n'a pas abandonné à Leverville ses amortisseurs ! Que voulez-vous, nous sommes bien obligés de nous laisser cahoter en suivant les ornières laissées par tous les véhicules qui nous



ont précédés sur cette piste terriblement sablonneuse. Prenez patience ! il en ira ainsi pendant la plus grande partie des quelque 120 kilomètres qui nous séparent encore de Kingandu.

Impossible dans ces conditions de faire un peu de vitesse. Le compteur de notre voiture oscille invariablement entre quinze et vingt-cinq kilomètres à l'heure. A cette allure, il nous faudra cinq bonnes heures pour atteindre Kingandu.

Mais je songe qu'il y a une dizaine d'années à peine, alors que n'existait qu'un simple sentier indigène, on prenait trois journées entières pour faire la même route en tipoy... et on n'était pas moins secoué !

Des deux côtés de la piste s'ouvre le domaine immense de la brousse : tapis moucheté qui s'étire à perte de vue, comme une peau de tigre géante. Rien dans ces étendues arides n'attache le regard. Seuls quelques « bigeti », petits arbres tout rabougris, profilent dans le lointain leur silhouette famélique. Tordus et calcinés chaque année par l'incendie des hautes herbes, ils semblent élever vers le ciel deux bras suppliants en un appel désespéré.

Du capot de notre voiture sortent tout à coup des nuages de vapeur. L'eau du radiateur est en ébullition. L'auto stoppe. Quelques minutes de patience, et nous pourrions repartir. J'en profite pour faire quelques pas le long de la piste. Et tout aussitôt, à présent que le ronronnement du moteur s'est tu, le silence infiniment pacifiant de ces étendues désertiques m'envahit. Et brusquement, cet accueil de la brousse m'est comme une révélation. Je comprends l'enthousiasme de Psychari pour cette rude terre d'Afrique. Des phrases du « Voyage du Centurion » qui m'avaient frappé jadis chantent dans ma mémoire : « La paix intérieure, l'attention, la parfaite réserve sont les dons de cette terre discrète, et ils sont les annonciateurs du Verbe divin... Malheur à ceux qui n'ont pas connu le silence !... Bien souvent, il est venu vers moi, comme un être bien-aimé... Il venait de derrière les espaces, de par delà les temps, d'avant que furent les mondes et de

là où les mondes ne sont plus... Alors je m'arrêtais, plein d'amour et de respect. Car le silence est aussi le maître de l'amour. »

Quelques minutes s'écoulaient... toutes remplies d'une poignante émotion.

Un coup de clacson m'arrache à cet enchantement. Je regagne l'auto et nous recommençons à grignoter les kilomètres. Mais comme j'aimerais étouffer le bruit du moteur qui m'empêche à présent de percevoir l'accueil silencieux de la brousse !

La route descend. Quelques palmiers, çà et là, nous indiquent la présence toute proche d'une rivière. L'auto stoppe brusquement. L'expérience a inculqué la prudence à mon chauffeur qui tient à vérifier la solidité du pont avant de s'y aventurer. L'examen des madriers est satisfaisant. L'auto, remise en marche, franchit lentement les « sticks » assemblés, non sans faire gémir sinistrement les liens qui les retiennent unis.

La route sort de la vallée. Et nous voici repris par la brousse. Mais, cette fois, le sol légèrement argileux permet à mon compagnon de pousser sur l'accélérateur. Une vitesse de 60, maintenue pendant quelques centaines de mètres, me semble vertigineuse et ragaillardit mes membres engourdis par l'immobilité.

Soudain, le paysage m'arrache une exclamation étonnée et joyeuse. A travers les glaces de l'auto, je viens d'apercevoir les trouées faites au cours des âges par les eaux du Kwenge et de la Yambeshi : véritables routes de lumière vers des

lointains indécis. Le vert tendre des palmiers étagés sur les rives repose délicieusement mes yeux irrités par les radiations que dégage le sable surchauffé de la route. Sur les crêtes, les villages s'échelonnent. Là-bas, non loin du confluent, se devinent, à moitié dissimulées sous les palmiers, les constructions en pisé de la Mission.

La route descend, s'agrippant, tant bien que mal, au flanc de la vallée. Un tournant en épingle à cheveux, côtoyant un précipice, donne un frisson d'inquiétude à mon conducteur bienveillant.

Dans la plaine, nous longeons quelques villages et nous voici devant la Yambeshi. L'endroit est resserré, le courant rapide et violent. Un bac nous transporte sans encombre sur l'autre rive où commence le domaine de la Mission. La route grimpe pour sortir de la vallée et atteindre le plateau où elle se déploie à l'aise. De chaque côté défilent des manguiers encore jeunes mais vigoureux. La route oblique à droite et se remet à monter légèrement. Les manguiers font place à d'élégants cocotiers qui, nonchalamment, laissent retomber leurs branches trop pesantes.

Brusquement, l'auto stoppe devant une simple maison en pisé. Aussitôt autour de nous, des centaines de petits yeux étincelants nous dévorent avec curiosité. Je suis un peu abasourdi par le crépitement de ces petites mains noires qui s'entrechoquent en cadence et le cri toujours plus aigu des voix joyeuses qui nous souhaitent la bienvenue.

Debout dans la modeste véranda, le supérieur du poste nous accueille avec le sourire...

Plus tard, tandis que j'évoque devant lui mes premières impressions sur le Kwango, un vieux missionnaire me dira : « Au fond, votre voyage vous a permis de vous familiariser avec ce pays. Brousses arides et désolées, coupées de profondes et majestueuses vallées où s'étagent de riches palmeraies : voilà tout notre Kwango. C'est d'une beauté un peu âpre pour attirer jamais les touristes... et cependant, je dois bien vous l'avouer, quand je suis rentré en Europe, j'ai eu l'occasion d'admirer bien des paysages réputés : aucun ne m'a enlevé la nostalgie de notre Kwango ».

Je ne sais pas ce que vous en penserez... mais je n'eus aucune peine à acquiescer à ces paroles du vieux missionnaire et à communier avec lui dans un même amour pour ce coin de terre africaine.



II

MES AMIS, LES NOIRS...

« Les hommes sont comme les statues :
il faut les voir en place. »

La Rochefoucauld.

Le métier d'écrivain est rude. Je ne l'ai jamais aussi bien constaté qu'à l'occasion de ces quelques pages que je me suis laissé arracher. Je viens de passer une nuit exécrable... et pour cause !

Hier soir, un petit coup discret à ma porte me fait sauter, et je vois entrer dans ma chambre le rédacteur de ces brochures missionnaires. Je dissimule malaisément un frémissement d'impatience. Je sais que je suis battu d'avance ! J'aime trop les noirs pour refuser d'écrire quelques pages à leur sujet.

Après quelques phrases d'amorce dans le genre que vous devinez : « Vous qui connaissez si bien les noirs... » et autres paroles tout aussi aimables, mon visiteur tente sa prise : « Nous préparons une brochure sur le Kwango. Il me faudrait quelques pages sur les natifs du pays. J'ai pensé que... ».

— Parbleu ! pourquoi demandez-vous cela à un broussard ! Adressez-vous plutôt à un ethnologue.

— Dame ! vous connaissez aussi bien que moi tous ces ethnologues : toujours en train d'étudier quelque nouveau dialecte indigène, de consulter d'innombrables et savants bouquins écrits en toutes les langues du monde, de couvrir de notes infiniment précieuses des milliers de fiches... mais ne leur demandez pas de vous rédiger ne fût-ce qu'une ou deux pages sur le fruit de leurs savantes études, ils vous enverront à la lune ou bien vous apporteront une copie trop indigeste pour des lecteurs non-initiés. J'ai, je vous l'assure, le plus profond respect pour les ethnologues... mais la conversation à bâtons rompus d'un « broussard » m'aidera mieux à pénétrer la mentalité du noir que maintes de leurs savantes études. Voyez-vous, il me faudrait quelques pages qui me tracent un portrait vivant de vos noirs du Kwango, qui les « campent » pour ainsi dire devant les yeux de nos lecteurs, qui fassent apparaître en clair quelques traits de leur physionomie morale.

— D'accord ! mais comment voulez-vous que je vous « campe », pour reprendre votre expression, tant de types divers. Au Kwango, ne l'oubliez pas, nous avons à faire à une macédoine de peuplades différentes entre elles, une bonne ving-

taine pour le moins. Dois-je vous parler des Bambala, ou des Basongo ou des Bayansi, ou des Bateke...

— Assez ! Assez !

— Quand je vous les aurai tous énumérés, je devrai encore vous faire remarquer que les Bambala du Kwenge ne ressemblent que d'assez loin aux Bambala du Kwilu et de la Lukula, et ainsi de suite...

— Ah ! je croyais que tout ce monde parlait la même langue.

— Vous voulez sans doute parler du kikongo. C'est une langue extrêmement simplifiée — un infâme jargon ! vous diront les linguistes — introduite par les blancs pour faciliter leurs rapports avec les indigènes. On l'a beaucoup décrite, mais elle a rendu et rend encore tant de services qu'elle a vraiment — surtout dans la forme purifiée que lui ont donnée les missionnaires — conquis droit de cité. Grâce à elle vous pouvez vous faire comprendre d'un bout à l'autre du Kwango.

— Cette langue commune et les rapports plus fréquents qu'elle a permis entre indigènes de dialectes différents ont certainement dû entraîner une certaine uniformisation, renforcée encore, j'en suis certain, par le contact avec la civilisation européenne. Je suis persuadé qu'en dépit de tout ce qui les sépare, vos noirs du Kwango doivent avoir certains traits de famille. Ce sont précisément ces traits communs que je voudrais vous voir exposer à nos lecteurs.

— Je puis toujours essayer..., dis-je, hésitant un peu devant la difficulté de la tâche.

Cauchemar !

Mon visiteur se retira enchanté, me couvrant d'un flot de paroles on ne peut plus aimables.

Je pris une feuille de papier. Après mûres réflexions, j'y inscrivis cet en-tête banal : « L'âme nègre ». Puis, l'inspira-



tion trop confuse pour être couchée sur le papier, je me mis au lit, escomptant qu'une bonne nuit décanterait mes idées et que, le lendemain, ce me serait un jeu d'esquisser, à grands traits, le portrait moral de mes amis noirs.

Mais, — chose rare — je fus visité par le rêve. Du fond de l'horizon fondaient vers moi, à intervalles réguliers, des têtes de nègres. Elles s'arrêtaient un instant devant moi, puis me traversaient et s'évanouissaient. C'était hallucinant ! Sur la plupart de ces figures je pouvais mettre un nom. Il y avait là Basile Mutondo, le menuisier de la Mission, avec, au coin

des lèvres, son inséparable bouffarde, juteuse comme un marais; l'instituteur Daniel Sekimambu, sérieux et grave comme un juge; le chef Ngulumbisi, avec sa barbiche de frère convers; et tous les autres..., tous mes anciens élèves surtout, depuis le petit Wanga-Wanga, menu et apeuré comme un moineau, jusqu'au gros Musumari, épais et aussi peu ragoutant qu'un hippopotame. Tous me répétaient avec insistance : « Père, ne faites pas rire les blancs sur notre compte ! » Et cela faisait dans ma tête un murmure sans cesse repris, insinuant et opiniâtre comme une idée fixe. J'avais beau protester de mes intentions ! Les voix reprenaient plus fortes : « Et ce mot « nègre » dans votre titre ! ». Et le cauchemar reprenait. Les têtes fondaient à une allure endiablée. Et je m'éveillai brusquement, dressé sur mon lit, les yeux hagards, tandis que retentissait à mes oreilles un cri rageur : « Nègres ! vous voyez bien, Père, que nous ne sommes que des nègres ! ».

Sale nègre !

Ce cauchemar est la suite d'une vieille palabre avec mes amis noirs assez évolués pour baragouiner quelques mots de français. Ils n'ont jamais voulu que j'emploie, devant eux, le mot « nègre ». « Noir » passe encore, mais « nègre », rien à faire ! L'employer, c'était inévitablement provoquer quelque bouderie grincheuse. Je n'ai d'ailleurs jamais très bien saisi les raisons de cet ostracisme, assez bizarre, ma foi ! du point de vue linguistique. Mais mes nègres, pardon ! mes noirs, se moquaient pas mal de linguistique. Le mot « nègre » était

irréremédiablement exécré par eux parce qu'il leur apparaissait comme soudé à une épithète jetant la suspicion sur la propreté de leur épiderme. « Sale nègre ! » c'est là, je pense, une des épithètes qui soulagent le mieux la nervosité de certains employeurs blancs. D'où, chez le noir, une horreur instinctive pour ce mot « nègre ». Même employé avec courtoisie, il heurte toujours douloureusement son oreille, pénètre jusqu'au cœur et va y réveiller de vieilles haines contre le blanc, si indifféremment cruel.

Et nous avons constaté ainsi l'un des traits les plus accusés du noir : sa susceptibilité. Tout noir tient énormément au respect, au « luzitu » comme ils disent. Soyez énergique avec un noir, traitez-le durement mais toujours avec justice, il s'attachera à vous, pourvu qu'il sente qu'en toute occasion vous le respectez.

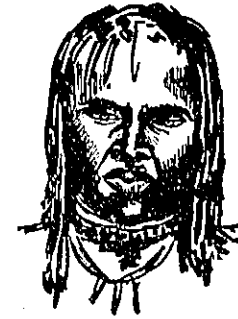
Mais croyez-moi, surtout quand on traite avec des noirs déjà un peu évolués, cette attitude demande beaucoup de doigté. Car, en présence du blanc, le complexe d'infériorité jouant, cette susceptibilité devient presque maladie.

Vous comprenez maintenant pourquoi, le matin venu, je m'empressai de modifier le titre choisi la veille au soir.

Odeur « nègre ».

Ceux qui n'ont jamais vu les noirs de près s'imaginent souvent qu'ils se ressemblent tous, comme si le bon Dieu les avait uniformément coulés dans un moule standardisé. Au contact de la réalité, cette impression s'efface rapidement. On

s'aperçoit bien vite que les noirs diffèrent tout autant entre eux que nous autres, blancs. Il y a parmi eux des grands et des petits, des gros et des maigrichons, des têtes aux pommettes saillantes, d'autres taillées à la hache; des formes arrondies, d'autres, au contraire, singulièrement anguleuses. Parmi eux se rencontrent, comme chez nous, de ces types qu'il vous



suffit d'avoir regardés une fois pour ne plus les oublier; d'autres que vous avez vus des centaines de fois, sans parvenir à les reconnaître la cent et unième fois : types quelconques qu'aucune particularité ne distingue.

Dans les contres, tous les noirs s'habillent à l'européenne, autant du moins que le leur permet un budget, souvent bien précaire, presque toujours excessivement modeste. Dans les villages de la brousse, on préfère encore le pagne traditionnel. Quand on veut faire un brin de toilette, on enduit simplement son corps d'ingrédients variés. Tels ces Bakweso que

nous décrit le P. Yvan de Pierpont dans un de ses savoureux carnets de route : « Pour la circonstance, ils se sont faits beaux : de l'huile en abondance sur la tête, le cou, les épaules et la poitrine; par-dessus, une couche de poudre de bois de kula; le tout généreusement parfumé avec une espèce de lavande sauvage ! Voilà six ans que je sens ce mélange d'odeurs de nègres, de sueur et de lavande, et je n'ai pas encore réussi à m'y habituer. Ces braves gens vinrent s'asseoir en demi-cercle tout près de la table où je m'apprêtais à souper. Immédiatement le thermomètre de mon appétit baissa de trois ou quatre degrés ! ».

Cette odeur spéciale du nègre n'a pas peu contribué, je pense, à éloigner l'employeur blanc du travailleur noir qui, pour lui, n'est qu'un sauvage. Il faut d'ailleurs le reconnaître, bien des noirs semblent avoir le don de faire sortir le blanc de ses gonds. D'où, chez ce dernier, certaines violences, toujours fort regrettables, en paroles ou en actes. Le climat tropical excuse, en partie du moins, certains excès de nervosité. Le noir est le premier à admettre les circonstances atténuantes. Je me rappelle ce cuisinier noir d'un de nos postes missionnaires — type assurément bien sympathique — qui, après avoir été injurié de maîtresse façon par un blanc, l'excusait en me disant en petit nègre : « Lui, malade du foie; moi, bien savoir ce que c'est ! ». Et de fait, n'avait-il pas un jour, sur un simple reproche du supérieur du poste, rassemblé tout ce qui lui appartenait, détruit son potager, pris le chemin de son village... pour revenir cinq minutes plus tard et supplier qu'on le réadmit !

Pas si stupides !

Mais le climat n'explique pas tout. Bien souvent le blanc se met en colère tout simplement pour n'avoir pas pénétré une mentalité différente de la sienne. Nous oublions si facilement toute la science que nous avons accumulée depuis près de vingt siècles et dont le noir n'a pas la moindre idée. « Si vous surprenez un noir en train d'avalier la ouate préparée pour son pansement, note judicieusement Ryckmans, vous trouverez cela du plus haut comique. Mais, chaque jour, pour guérir ses plaies aux jambes, la bonne Sœur infirmière lui fait des piqûres dans une veine du bras ». Ignorant tout de la physiologie, le noir en agissant ainsi, commet sans doute une erreur, mais sa logique n'est nullement en défaut.

Ainsi s'explique aussi la croyance profonde et simpliste qu'ont tous les noirs à l'égard des sortilèges. Car, on peut mourir — c'est un fait — pour avoir bu un peu de poudre mêlée à un breuvage; mais pourquoi alors ne pourrait-on pas mourir aussi bien pour avoir marché au-dessus de la même poudre répandue par un ennemi sur le seuil de la porte !

Qu'un vieillard meure de décrépitude, qu'une femme, en train de laver son linge à la rivière, soit happée par un crocodile, ce sont là des accidents qui n'ont à nos yeux rien de mystérieux. Il n'en va pas de même pour le noir. Et plus d'un blanc s'exclamera en haussant les épaules avec dédain : « Que ces noirs sont tout de même stupides ! ». Mais le noir n'aurait-il pas, à son tour, le droit de s'écrier : « Que ces blancs sont

lourds et peu pénétrants ! Ils me prêtent des absurdités auxquelles je ne me suis jamais arrêté, ne fusse qu'un instant ». Et je pense qu'il n'aurait pas tout à fait tort. Car, le noir saisit aussi bien que nous le mécanisme du décès; quand il va à la chasse, il compte, certes ! sur la puissance de ses fétiches, mais cela ne l'empêchera pas, croyez-moi, de viser avec la plus grande précision l'endroit le plus vulnérable de chaque bête. Mais ce qu'il cherche à s'expliquer, c'est la coïncidence : pourquoi le crocodile était-il tout juste là à ce moment, pourquoi ce vieillard qui hier encore était vivant, est-il mort aujourd'hui ? Mystère... qui s'éclaire, si vous admettez avec le noir, la présence agissante de forces occultes. Et c'est pour se protéger contre ces puissances qui agissent dans l'ombre, pour capter à son profit celles qui sont favorables et neutraliser celles qui sont nuisibles, que le noir a si souvent recours au féticheur.

Assurément, le nègre croit dur comme fer aux pratiques magiques qui lui sont renseignées par le féticheur. Et cette crédulité fait sourire de mépris le blanc imbu de sa science. Mais ici encore, l'attitude du nègre est-elle au fond si stupide que se l'imagine le blanc ?... Ecoutez ce petit récit.

Un missionnaire voulant détourner une de ses ouailles noires de recourir à des pratiques fétichistes pour obtenir de la pluie, lui fait remarquer triomphalement : « Observez qu'après toutes vos simagrées, tantôt il pleut et tantôt il ne pleut pas, exactement comme si vous n'aviez rien fait du tout ». Le nègre, nullement désarmé, répond aussitôt : « Vous autres, blancs, vous nous donnez, quand nous sommes malades,

vos remèdes d'Europe, et vous faites bien. Mais j'ai constaté qu'après les avoir pris, tantôt nous recouvrons la santé, tantôt nous nous acheminions vers la tombe, comme si vous n'aviez rien fait ».

— Nous faisons ce que nous pouvons, répond le missionnaire un peu interloqué, Dieu seul est le maître de la vie et de la mort.

— Moi aussi, je fais le nécessaire pour obtenir la pluie, conclut le noir, ensuite Nzambi la donne ou la refuse, suivant son bon plaisir.

Avouez que pour un sauvage, ce noir montrait beaucoup d'esprit. Et je ne sais trop si le missionnaire réussit à avoir le dernier mot !

Inconstance.

Un défaut qu'on peut attribuer au noir avec plus de justice, c'est d'être terriblement inconstant. Prompt à entreprendre, le nègre se montre souvent peu persévérant. La crise survient le plus fréquemment à l'improviste, sans que rien ait permis d'en pressentir la venue. Vous avez un noir à votre service depuis des années. Vous êtes enchanté de ses services et, lui, semble parfaitement heureux. Un beau jour, pourtant, il vous quitte sans crier gare !

Il y avait, dans un de nos postes missionnaires, un vieux menuisier expert, le type du bon serviteur ! Il était arrivé à la Mission avec le fondateur et, surtout dans les débuts, avait rendu les plus signalés services. Lui, sa femme et ses

quatre enfants formaient une famille chrétienne modèle.

Un soir, alors que tout le poste était déjà endormi, une ombre se glisse vers la chambre du Père Supérieur qui, à son habitude, veillait tard.



— Qui est là ?

— Moi, Basile, Père.

— Que veux-tu à cette heure, Basile ? Est-ce que ta femme ou un de tes enfants seraient malades ?

— Non, Père... je suis venu pour te dire que je voudrais bien retourner dans mon village.

— Et pour quel motif, Basile...

— C'est mon cœur qui désire ainsi, Père.

— Est-ce que tu ne gagnes pas assez d'argent ? Est-ce que tu n'es pas bien traité ?...

Mais à toutes les questions du Père, Basile se contentait de branler la tête : « Non, Père... mais c'est mon cœur qui désire ainsi... ».

Le Père Supérieur parvint ce soir-là à convaincre Basile qu'accoutumé depuis des années à la vie de la Mission, il ne pourrait plus guère se réhabituer à la vie du village. Mais Basile n'avait plus le cœur à la besogne. Sa santé commença à décliner dangereusement. Bientôt le Supérieur jugea, lui-même, prudent de se séparer de son fidèle serviteur.

Les ferveurs religieuses les plus mûres ne sont pas à l'abri de ces relâchements brusques qui nous surprennent mais dont le noir a tôt fait de prendre son parti : « J'ai commis une faute grave, avouait l'un d'entre eux, en épousant une seconde femme. Mais l'Écriture elle-même ne dit-elle pas : « Un léopard ne peut changer de peau ! ». Ce que nous sommes, nous le sommes, et nous ne changerons pas en si peu de temps. J'ai fait ce que j'ai pu pour devenir chrétien, et je vois bien que j'ai déjà pu beaucoup. Pour le moment, je ne puis davantage ».

Typiquement nègre aussi, cette réponse d'un renégat à son pasteur protestant. Celui-ci, sur le point de retourner en Europe pour y refaire ses forces, l'exhortait à se repentir et à revenir à une pratique sincère de son christianisme. Et le nègre de répondre : « Combien y a-t-il d'années que tu es au milieu de nous, les noirs ? — 16 ans ! — Eh bien ! tu vas

rentrer chez toi parce que tu en sens le besoin. Tu vas te reposer. Puis tu nous reviendras. Moi, j'ai été chrétien pendant quinze ans. En devenant chrétien, j'ai fait comme toi, quand tu es venu parmi nous : je suis sorti de mon milieu, de ma parenté; je me suis séparé de beaucoup de mes amis. Aujourd'hui, moi aussi, je suis en congé, je prends mes vacances, je me repose de mes quinze années de christianisme. Quand je serai reposé, quand j'aurai bien joui de mes amis, de ma parenté, je ferai comme toi, je reviendrai ».

Ah ! ces noirs, on a beau les aimer à fond... à certains jours, ils sont décourageants...

Paresseux comme un nègre !

Interrogez un colonial sur le travail du noir : sa réponse sera péremptoire. Pour lui, le nègre est un fainéant sans pareil, le roi des flemmards. C'est un des rares points sur lequel tous les coloniaux sont parfaitement d'accord.

Chose curieuse ! la sagesse populaire n'a pas ratifié ce verdict. Pour elle, le nègre est un type qui trime dur. Pour évoquer un travail éreintant, tout imprégné de sueur, elle se contentera de l'expression : « travail de nègre ! ».

Pourtant, je ne doute pas que le noir ne soit un fieffé paresseux; peut-être même l'est-il davantage que le blanc, ce qui, il faut bien le reconnaître, n'est pas peu dire !

Les noirs, à leurs moments de sincérité, le reconnaissent eux-mêmes. Je me rappelle cette réflexion d'un jeune noir, alors que j'assistais à une distribution de nourriture : « Ils ont

flairé le parfum de la viande et ils s'empressent d'accourir comme des gazelles; qu'ils sentent l'odeur du travail, ils lambineront comme des tortues ! ». Mettez « chocolat » à la place de viande, et c'est une scène qui ne se passe pas seulement en Afrique.



— C'est vrai ! me dira un colonial, mais verra-t-on jamais en Europe des villages où les hommes passent leurs journées à ne rien faire, à laisser le temps s'écouler !

— D'accord ! mais verrait-on jamais en Europe, répondra Ryckmans, un portefaix bruxellois prendre une lourde malle sur le dos, s'en aller à pieds à Paris, revenir au bout d'un mois — toujours à pieds — pour un salaire qui lui permettra tout juste de s'acheter une chemise ? Non, n'est-ce pas ? il

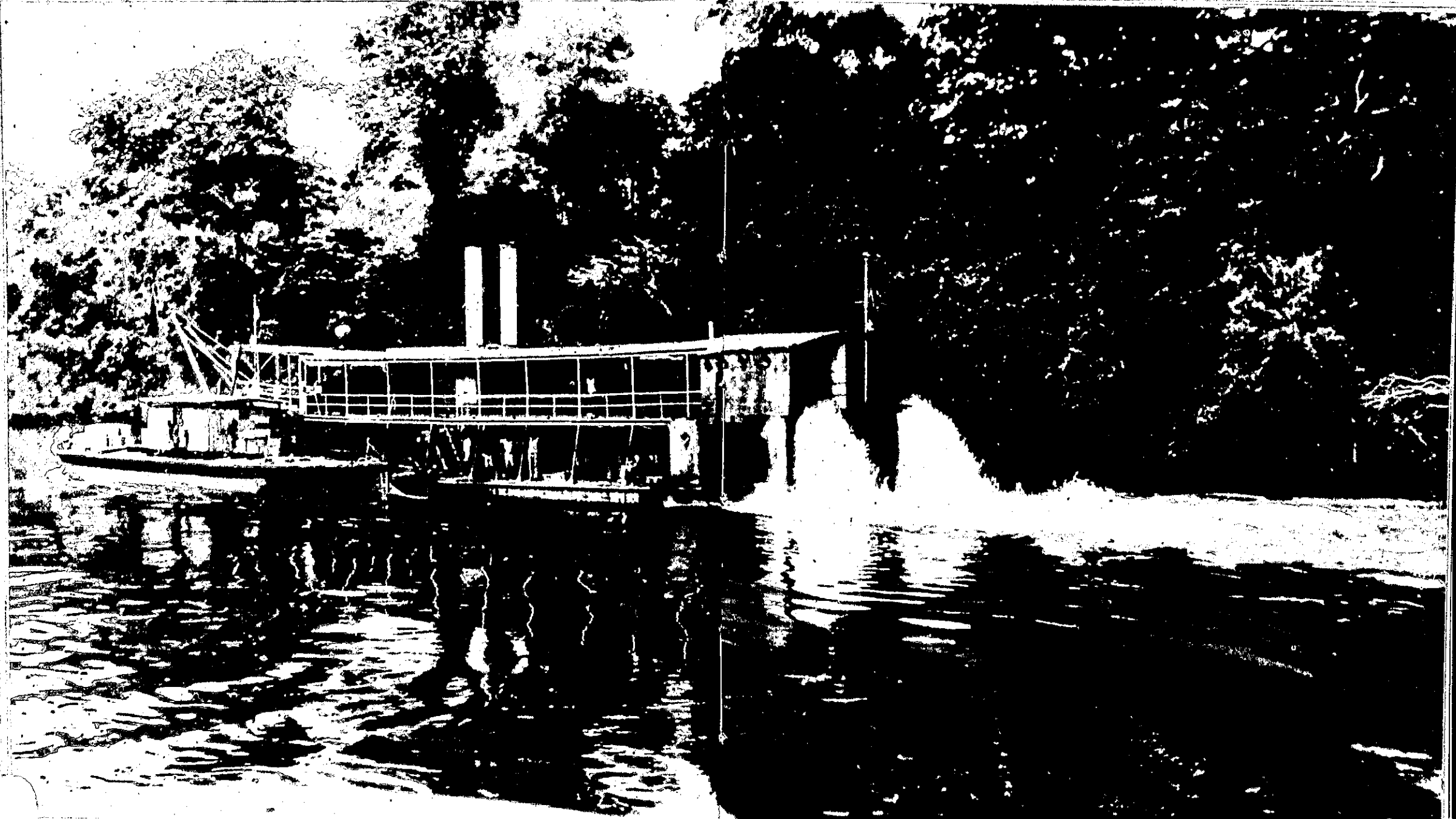
aimerait mieux se passer de chemise... Eh bien ! ce sont des choses qui se voient tous les jours en Afrique. Pourtant les noirs ne disent pas : « Quels paresseux que ces blancs ! ».

Nous oublions trop facilement que l'occupation blanche est venue troubler profondément toute l'organisation sociale des noirs. Le travail, notamment, était, avant notre arrivée, judicieusement réparti. A l'homme revenait tout ce qui détruit : guerre, chasse, pêche, défrichage, construction de la hutte. A la femme incombait le soin de tout ce qui donne la vie : cultures, préparation des aliments, etc... Les blancs sont venus, et, par leurs interdictions, ils ont peu à peu supprimé, sans même s'en rendre compte, tout le travail masculin. Et comme ils n'ont pas touché au travail de la femme, celle-ci nous paraît actuellement peiner misérablement au profit de son fainéant d'époux.

Reconnaissons, si nous voulons être justes, que le noir n'est pas tant un paresseux qu'un chômeur. Dès qu'un nouveau métier se présente sur lequel la coutume ne dit rien, les hommes s'y ruent comme la misère sur le monde. C'est ainsi, pour ne prendre qu'un exemple typique, que le travail à la machine à coudre a été monopolisé par les hommes !

Des gens simplistes, ne tenant aucun compte des barrières psychologiques, voudraient voir introduire de force, en un tour de main, parmi les noirs, des métiers que la coutume réserve aux femmes. Mais que diraient-ils, si l'on s'imaginait jamais de vouloir forcer, en Europe, des messieurs qui se réunissent pour causer pendant une soirée d'hiver, à tricoter de façon à employer utilement leurs dix doigts !







Avant notre arrivée aussi, les indigènes avaient, instinctivement, adapté leur genre de vie essentiellement agricole, au rythme des saisons et de la course diurne du soleil, se ménageant des heures de farniente pendant les trop fortes chaleurs. L'introduction des méthodes européennes de travail, et plus particulièrement du travail industriel avec sa régularité horaire implacable, devait, du fait du climat de notre Congo, être aussi pénible pour les noirs, si pas davantage, que pour les blancs.

Pour toutes ces raisons qu'il réalise confusément, le noir ne s'émeut guère des reproches de l'employeur blanc. A peine se contentera-t-il, quand ceux-ci sont par trop injustes, de sourire en haussant imperceptiblement les épaules. Ce sourire, surpris par le blanc, sera taxé de stupide. Mais, le soir, entre noirs, on se vengera de l'humiliation reçue en savourant, autour du feu, ce malicieux récit :

Eloge nègre de la paresse.

Il y a bien des siècles, Nzambi était jeune; ses mains étaient fermes, ses membres vigoureux. Certain jour qu'il s'ennuyait, il se dit : « Le monde est trop vaste pour moi tout seul. Je ferai l'homme et partagerai la terre avec lui; nous serons amis ».

Nzambi descendit à la rivière. Il y trouva du limon et se mit à l'œuvre. Nzambi réussit une maquette en tous points parfaite ! Il la plaça pour la durcir sous des cendres chaudes. Après quelques heures de cuisson, il l'en retira. L'homme

apparut alors, parfait de ligne, de forme et de couleur. C'était l'homme blanc.

Nzambi se frotta les mains. « Homme blanc, dit-il, je te fais mon ami et te donne le vaste monde comme séjour. Tout ce que la terre produira, t'appartiendra. »

Des siècles passèrent... Nzambi était devenu très vieux. De nouveau, il s'ennuya et se dit : « Je me ferai un nouvel ami ».

Nzambi descendit à la rivière, prit du limon et le façonna en forme d'homme. La maquette achevée, il la plaça sous les cendres. Mais Nzambi avait bien vieilli et sa main tremblait fortement. La maquette ne fut donc pas aussi bien réussie que la première fois. Et comme un malheur n'arrive jamais seul, les cendres étaient trop chaudes. Quand Nzambi en retira le nouvel homme, celui-ci était tout noirci par le feu. C'était le nègre.

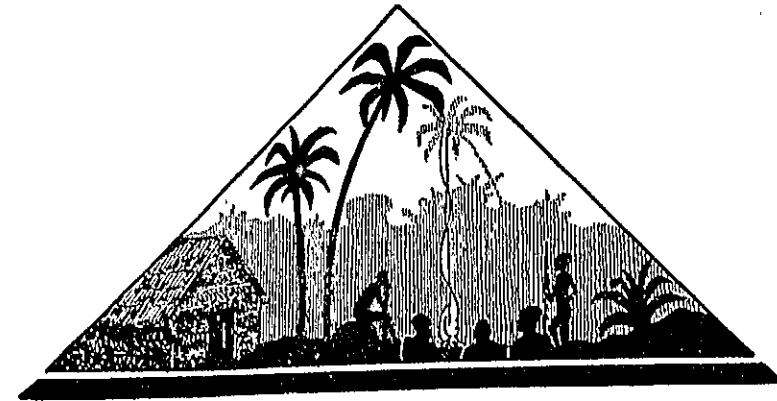
Nzambi, un peu perplexe, caressa plusieurs fois sa longue barbe : « Homme noir, ne sois pas triste; tu seras mon ami à l'égal du blanc. Mais j'ai donné à ce dernier la jouissance de toute la terre; je ne puis plus en disposer. Je te fais un autre cadeau, un don que tu seras seul à posséder : tu seras toujours content ».

Et voilà pourquoi l'homme blanc possède tout et n'est jamais heureux, tandis que l'homme noir n'a rien, mais est toujours content. Et, c'est depuis lors aussi, que le nègre fume sa pipe devant sa hutte et laisse tourner la terre, pendant que le blanc s'affaire à amasser des richesses sans parvenir jamais à être satisfait !

Cette judicieuse conclusion ferait, je pense, les délices du

philosophe qui prononça naguère « L'éloge de la paresse » ! Elle nous découvre le secret de la bonne humeur du noir. Tous, vous gardez sans doute, pour les avoir vus en photographies, le souvenir de visages noirs riant à pleines dents. Vous ne vous rappelez pas de visages moroses. Les noirs n'ont pas, comme nous, à actionner laborieusement le muscle du sourire !

Et tous savent, à l'occasion, exercer ce métier merveilleux qui enchante tous les simples et qui consiste bonnement à rester, sans rien dire, en présence de quelqu'un que l'on sent plus fort et bienveillant ! C'est, dans ces minutes-là, que j'ai senti se resserrer les liens qui m'attachaient aux noirs. Et à présent encore, je garde la nostalgie de ces instants où j'ai commencé à mieux comprendre et à aimer profondément mes amis, les noirs...



III

SUR LES TRACES D'UN SOMBRE PASSE

Pour mesurer la valeur d'un changement, il faut connaître le point de départ, tout autant que le point d'arrivée.

Dans notre enfance, quand nous n'étions pas sages, notre bonne vieille gouvernante menaçait de nous enfermer dans la cave. Cette menace obtenait toujours son effet. C'était une cave voûtée, comme on en construisait jadis, froide et sombre. Il y avait à son extrémité une excavation béante qui nous inspirait encore plus de terreur que l'obscurité. Ce trou ne devait pas être bien profond, je pense, mais notre imagination enfantine lui donnait une profondeur illimitée et le peuplait d'êtres diaboliques. Enfermés dans la cave, nous avions l'impression horrible de nous trouver sans défense au milieu d'ennemis impalpables qui rôdaient autour de nous, prêts à tout instant à nous frapper.

Ces émotions puérides m'ont aidé plus tard à réaliser la vie d'angoisse que menait le noir avant l'arrivée du missionnaire en Afrique et qu'il mène encore là où il ne s'est pas ouvert à Celui qui seul peut pacifier entièrement le cœur humain.

Tâchez d'oublier un instant toute la science accumulée depuis des siècles par notre civilisation. Rompez, l'un après l'autre, tous les liens que nous avons péniblement établis entre causes et effets. Peut-être alors, parviendrez-vous à vous imaginer cette nuit d'ignorance où vivent les noirs de la brousse.

Nous disons : un tel est atteint d'une broncho-pneumonie; les noirs disent : « ils » l'ont frappé d'une broncho-pneumonie. Nous disons : il a succombé à une morsure de serpent; eux disent : « ils » l'ont frappé par un serpent. Au lieu de dire : il est tombé d'un palmier, les nègres disent : « ils » l'ont fait tomber d'un palmier. Enfin, quand nous nous contentons de déclarer simplement : il est mort, eux disent : « ils » l'ont mangé.

Ce « ils » qu'un nègre ne nommera jamais, ce sont les ndoki (sorciers). Etres malfaisants, s'il en fut jamais, ils possèdent un pouvoir magique, inné ou acquis, sur la vie et les biens de leurs semblables.

On peut naître ndoki et vivre de longues années sans se rendre compte du terrible pouvoir que l'on possède. Il suffit pour cela que le mfumu kutu (1) qui a élu domicile dans

(1) Littéralement : le seigneur de l'oreille. Espèce de double de l'âme, c'est le quatrième composant de l'homme après le corps, le sang et l'âme.

le nouveau-né soit mauvais. Grâce à cet élément invisible, le ndoki peut entrer en communication avec l'autre monde, vivre et agir avec les esprits, pénétrer et agir dans une sphère inaccessible à l'homme normal. Grâce à lui, il a la faculté de se dédoubler, pour ainsi dire, durant son sommeil. Tandis que sa tête repose sur son oreiller de bois dans sa hutte et que son corps est endormi, son esprit, où plutôt l'esprit malin qui est en lui, se détache de lui, sort de la hutte en traversant l'ouverture qui se trouve au sommet du toit et s'en va commettre ses crimes de sorcellerie durant les heures ténébreuses de la nuit. L'esprit malin, ayant tué sa victime, emporte sa chair et la dissimule dans des endroits retirés. Les nuits suivantes il viendra s'en repaître et s'en régaler. Vers les premières heures du matin, avant que le soleil ne se montre dans le ciel, il rentre dans son enveloppe corporelle, et quand notre sorcier se réveille, il ne sait rien des horreurs qu'il a commises pendant la nuit. Il opère tous ses méfaits dans l'inconscience la plus complète jusqu'au jour où, ceux-ci se multipliant, un devin consulté le désigne à la vengeance publique.

Mais cette compénétration toujours possible du rêve et de la réalité finit par créer chez le noir un état perpétuel d'incertitude sur ce qu'il a fait et n'a pas fait. Un crime s'est perpétré au village dans des conditions mystérieuses. On recherche le coupable... Ni de près ni de loin vous n'êtes mêlé à cette affaire. Vous n'avez pas cependant la conscience tranquille. Il se pourrait, en effet, qu'ayant à votre insu ce pouvoir maléfique, vous ayez accompli ce crime durant votre

sommeil et que le devin vous désigne comme le grand coupable...

Le plus souvent pourtant, les ndoki ne le sont pas de naissance mais le sont devenus par méchanceté et perversité. « Nous noirs, notre envie est terrible », reconnaissent les plus éclairés d'entre eux. Et c'est l'envie qui, nourrissant la haine, engendre la kindoki.

« Il faudrait entendre nos gens, a écrit un fin connaisseur de l'âme nègre, décrire, dans leur langage concret et pittoresque, le travail de sape qu'opère l'envie dans le cœur d'une femme. Elle a perdu l'un après l'autre tous ses enfants; elle songe triste et solitaire aux petits cadavres qui pourrissent dans la brousse; et voici qu'elle entend les cris joyeux des marmots de la voisine, courant au-devant de leur mère qui rentre des champs...

» Et quel est l'état d'un homme dont les chèvres et les porcs remontaient tous les soirs de la savane et remplissaient son enclos de bruit et son cœur de joie ! ... Maintenant ils ont disparu, fauchés par la maladie ou emportés par le léopard. Et cet homme descend le matin à son champ de manioc et voit gambader gaiement les chèvres de son voisin. Rentré dans sa case, il refuse la nourriture que lui présente sa femme; il reste pensif et triste... infiniment, car son cœur est devenu mauvais » (1).

Et l'envie enfle chaque jour et se fait plus haineuse. Un

(1) J. Van Wing, s. j., *Les Ndoki — Mangeurs d'hommes.* — Coll. Xaveriana, n° 175.

beau jour, notre homme n'y tient plus. Sa décision est prise. Il se rend dans un village lointain, auprès d'un vieillard expérimenté. Après les cadeaux d'usage, il lui déclare simplement : « Je veux devenir mûr ». L'ancien prend alors un fétiche très puissant et après toutes espèces d'incantations ensorcelle son disciple. Tous deux se métamorphosent en fourmis et s'en vont de nuit chez la victime désignée par le nouveau ndoki. Ils pénètrent en lui par le nez ou la bouche et lui sucent le sang du cœur. Après avoir ainsi mangé leur frère, ils redeviennent des hommes normaux. Mais entre eux une amitié est scellée pour la vie.

Désormais le nouveau ndoki a tout pouvoir. Il peut tuer d'un seul regard. De ses yeux de lynx il peut fasciner sa victime jusqu'à lui enlever toute possibilité de se mouvoir. Il lui suffit d'une potion quelconque, d'un contact furtif, d'une simple agitation, voire d'un seul mot pour tuer son ennemi.

La nuit, ces ndoki se couchent comme des vampires sur ceux qu'ils veulent ensorceler, leur causant une sensation angoissante d'écrasement et provoquant les cauchemars les plus terrifiants.

Le ndoki, disent les moirs, a deux langues, entendant par là que sa grande amabilité ne dissimule que mieux son insupportable perversité. Il s'en vient avec bonne grâce vous rendre visite dans votre hutte et passer avec vous des heures agréables à savourer du malafu. En vous quittant il laisse tomber négligemment sur le seuil une poudre magique qui ne manquera pas d'opérer son œuvre meurtrière... à moins que votre

regard pénétrant ne la discerne et ne conjure son efficacité à l'aide d'un puissant fétiche.

Toutes ces puissances maléfiques, toujours prêtes à l'attaquer dans l'ombre, remplissent la vie du noir d'une terreur incessante. S'il était abandonné à ses propres forces, si chétives et si misérables, le noir n'aurait à coup sûr pas le courage de vivre. Mais un homme s'est levé et l'a pris par la main. Contre toutes les forces hostiles, il sait armer des forces amies. Et quand par hasard ses remèdes sont impuissants, du moins peut-il désigner les coupables et permettre l'indispensable vengeance. Cet homme, c'est le féticheur. Le noir va à lui comme l'homme égaré dans les ténèbres marche avec confiance vers la moindre lumière.

L'épreuve du poison.

Le village de Kumbi est en effervescence. En l'espace de quelques jours, trois jeunes enfants sont morts. D'autres sont alités et dépérissent à vue d'œil. On a eu recours aux fétiches les plus puissants. En vain ! le mal, loin de désarmer, a semblé empirer. Plus aucun doute n'est possible : le village cache un ndoki !

Le chef a décidé d'agir. A l'appel du « mondo » tout le monde, depuis les plus vieux jusqu'aux enfants à la mamelle portés sur les hanches de leurs mères, se rassemble sur la place du village. Le devin, convoqué par le chef, s'avance lentement, conscient de l'importance de son rôle. Il porte avec majesté ses instruments divinatoires : une corne d'antilope bourrée

de fibres et de craie, un sachet mystérieux contenant, noyés dans de l'argile rouge, des dents de serpent, des coquillages, des ongles de poule.

La foule s'est faite silencieuse et attentive. Tous les yeux sont braqués sur le devin. Une attente anxieuse se lit sur



tous les visages. Dans quelques instants le devin aura prononcé sa sentence : le coupable sera dénoncé. Chacun dans cette foule se demande avec terreur si peut-être le nom qui tombera de ses lèvres ne sera pas le sien. Qui peut affirmer avec certitude qu'il ne possède pas de naissance ce terrible pouvoir maléfique du kindoki... Peut-être lui-même a-t-il commis tous ces crimes, tandis qu'il pensait reposer tran-

quillement dans sa hutte... Déjà, il se rappelle certains levers pénibles où il avait l'étrange impression de sortir d'un long sommeil, plus fatigué encore qu'après une nuit entière employée à festoyer et à danser...

Le devin, à présent, se recueille comme s'il voulait rassembler toutes ses forces. Puis, lentement, il entre en action : il agite tout son corps, le contorsionne de toutes les façons possibles avec une rapidité de mouvements sans cesse grandissante. A certains moments il semble au paroxysme de la frénésie, mais, l'instant d'après, il se calme pour venir secouer et flairer son fétiche.

Toutes ces simagrées lui donnent le temps de réfléchir et de savourer à loisir les vieilles rancunes, les désirs de vengeance entretenus depuis tant de lunes contre tel ou tel de ces gens qui le regardent opérer avec au cœur la plus mortelle des inquiétudes. Tous ne peuvent pas être désignés. Enfin, il s'est décidé et a choisi sa victime.

Il redouble ses trances. Sa bouche ne profère plus que des paroles incohérentes. Comment douter encore que les mânes des ancêtres ne soient là présents, évoqués par ces incantations, prêts à livrer le secret tant désiré.

Tous retiennent leur respiration. L'angoisse étreint encore plus durement les cœurs... Enfin, on va savoir !

Soudain les oreilles, affinées par l'attente, ont cru discerner un nom parmi les vocables incohérents qui se pressent sur les lèvres du devin. L'excitation est à son comble. Le silence se fait plus poignant. On hésite encore... Puis brusquement, plus d'hésitation possible : le devin a hurlé un nom :

« Mampuya », puis s'est écroulé sur son fétiche, épuisé par l'effort terrible qui lui a permis d'arracher le grand secret.

Dans la foule, c'est un rugissement de joie. Les poitrines, longtemps oppressées par la crainte, se soulagent en une longue clameur sauvage. Enfin, on n'a plus rien à craindre pour soi ! On tient enfin le misérable, l'auteur de tant de crimes infâmes. Le village va de nouveau pouvoir respirer librement. Fini de cette atmosphère empoisonnée où tout était matière à suspicion haineuse !

Personne ne doute de la culpabilité de Mampuya qui semble s'être résigné à la fatalité. Mais la simple accusation du devin ne peut suppléer aux preuves légales. Il faut recourir au poison d'épreuve.

On requiert aussitôt le spécialiste, l'habile préparateur. Le voici, avec sa tasse fatale, breuvage de vie ou de mort. L'écorce a été bien pilée, mélangée intimement avec l'eau.

Un silence de mort plane de nouveau sur la foule. Le devin rappelle au prévenu les règles barbares du jugement : s'il rejette le poison, l'épreuve lui a donné raison : il est innocent ; si le poison agit et le fait tomber en syncope, le crime est par là avéré.

D'un trait, le prévenu a absorbé l'amer breuvage. Les yeux braqués sur le patient, l'assistance épie anxieusement les plus légers symptômes. Mais aucun signe de souffrance n'apparaît sur ses traits. L'attente se prolonge... Déjà dans la foule quelques vieux ricanent en regardant le devin. Mais brusquement, tout change : le corps du patient se met à trembler tandis que des gouttes de sueur affluent à ses tempes. Puis, ses mem-

bres se raidissent, ses yeux se fixent d'abord dans le vague, puis roulent dans leurs orbites. On sent que le malheureux fait des efforts désespérés pour se maintenir debout. Quelques instants encore il s'acharne à lutter, puis d'un bloc s'écroule sur le sol, les membres tordus par d'horribles convulsions.

De toutes parts c'est une ruée générale, féroce, sur le malheureux coupable. Tous veulent pouvoir se vanter de lui avoir au moins administré un coup de bâton avant que le poison n'ait achevé son œuvre.

Puis, quand ils ont assouvi leur cruauté, tous se livrent à une joie débordante. Et ce sont des chants et des danses effrénées qui se prolongent jusque bien tard dans la nuit.

Depuis l'occupation effective du pays par l'autorité belge, des scènes de sauvagerie dans le genre de celles que nous venons de décrire ne se produisent plus. La crainte de l'État a rendu l'indigène plus circonspect. L'épreuve du poison ne s'administre plus que dans l'ombre et sans le côté spectaculaire de jadis qui attirerait infailliblement l'attention vigilante de Boula-Matari.

Mais la force n'a jamais changé les dispositions des cœurs. Seule l'évangélisation complète du Kwango parviendra à supprimer toutes ces sombres traces d'un passé récent.

Il n'y aura plus alors, dans le cœur de nos noirs, ni crainte ni terreur, car là où jadis ils voyaient des forces hostiles, ils entendront le Christ leur murmurer, au plus intime d'eux-mêmes : « C'est Moi, ne craignez pas ».

IV

CHRONIQUE ET PANORAMAS

1. — Rudes débuts : 1901-1911.

Dans la clarté fulgurante d'un matin de saison des pluies, un chant monte de l'immense nappe d'eau que forme le confluent du Kwango-Kasaï.

La monotone ritournelle des pagayeurs, le clapotis des pagaies sont scandés comme entraînés par le son chaud du tam-tam qu'un coryphée, assis à la proue, maintient entre ses jambes nerveuses.

Dans l'étroite pirogue deux blancs. Ils ont la posture man-

quant de naturel d'hommes pas trop sûrs de la stabilité de leur périssière. L'un a atteint la quarantaine. C'est le Père Stanislas De Vos, un des géants de l'apostolat des jésuites belges au Kwango. L'autre approche de la soixantaine. Il est frère coadjuteur et se nomme De Sadelcoer. Il a connu les interminables chevauchées au pays des lions, au rythme lent des couples de bœufs, sur les bords du Zambèze.

Tout à coup, émerge des brumes, qu'une récente tornade a laissé traîner derrière elle, un beau plateau. Il domine à peine la rive fuyante. La Kibansala (place, cour) d'un village indigène se devine aux dômes des manguiers qui dominent les grandes herbes.

Un coup d'œil d'intelligence est échangé entre nos deux explorateurs. Un ordre bref aux pagayeurs. Quelques minutes plus tard, la pointe de la pirogue s'enfonce dans le sable de la rive. Le sort de Wombali était jeté.

Quelques mois encore et le fondateur de la Mission des Jésuites au Congo, le Père Van Henckxhoven, viendra y jeter la première pierre de l'actuelle mission de la province belge méridionale. Déchargé de son supériorat, il donnera à ce poste les cinq années qui lui restent encore à vivre : créateur, à son insu, d'une œuvre qui dépassera en ampleur les résultats déjà obtenus sur les bords de l'Inkisi.

Quant au Père De Vos, il gardera toujours un secret amour pour ce site. Il faudra attendre sa mort (1932) pour désaffecter petit à petit, puis définitivement cette station. Car il fallut la désaffecter. Entourée de trois côtés par des lagunes sans écoulement, elle fit endurer le martyre des piqûres de mousti-

ques à deux générations de missionnaires. A partir du jour où la piste de sable prima « la route qui marche toute seule » et la camionnette Chevrolet ou Ford le petit steamer Saint-Pierre Claver, Wombali était condamné.

Un autre facteur aussi joua son rôle : la maladie du sommeil qui remontait les rives. En toute hâte et, parfois manu militari, l'Etat les fit évacuer. Aujourd'hui, à part une modeste chapelle en briques destinée à desservir le vieux village indigène et la trace des murs ramenés au ras des fondations, seules les frondaisons généreuses des allées et des vergers indiquent encore au voyageur la grandeur passée du Wombali des origines.

Mais à l'heure où le Père Van Henckxhoven se fixait près de ce village de pêcheurs, il était loin de prévoir ces circonstances qui devaient, dans la suite, modifier radicalement les méthodes d'apostolat de ses confrères.

Saisi par le nœud des puissantes artères, qui toutes venaient fondre leurs eaux dans le majestueux Kwango à proximité de Wombali, le premier cri du fondateur était de solliciter ses bienfaiteurs pour l'achat d'un petit steamer. Celui-ci « permettra aux missionnaires de rayonner le long des rives du Kasai, de la Djuma (Kwilu), de la Wamba et du Kwango ». Il écrivait encore : « J'espère que nous pourrons à bref délai établir des fermes-chapelles le long de tous ces cours d'eau, qui sont navigables » (1).

Ainsi fut fait. L'établissement de ces fermes-chapelles fut

(1) *Missions Belges*, 1902, pp. 67-68.

rapide. Un travail rémunérateur tout trouvé pour les enfants n'était-il pas de couper du bois de chauffage pour les steamers des Compagnies dont les roues à aubes battaient de plus en plus nombreuses les eaux rougeâtres de ces rivières.

Les Supérieurs d'Europe s'alarmèrent, paraît-il, de ce zèle par trop envahissant et crurent devoir le modérer.

D'ailleurs la sauvagerie des habitants du Kwilu se chargeait, elle aussi, mais d'une autre manière, de refréner l'enthousiasme du conquérant. N'avaient-ils pas un péché mignon : celui de trop aimer la chair fraîche ?

Voici une lettre du 29 octobre 1903, qui rapporte un fait significatif : « Comme je vous l'ai dit dans une de mes lettres précédentes, ces populations sont cannibales. Je puis en citer une triste preuve. Un enfant de notre mission de Meluna, nommé Nkwidi, s'était enfui un soir de la mission : il s'était rendu au village de Nlombo, non loin de Meluna. Le lendemain le catéchiste alla à sa recherche. Les indigènes de Nlombo prétendirent ne pas avoir vu l'enfant; mais d'autres indigènes vinrent dire au catéchiste qu'il avait été tué et mangé. Le chef de Meluna averti de ce qui se passait, envoya de ses hommes à Nlombo et bientôt ils en revinrent portant la tête de l'enfant. Voilà le triste récit ».

Et les difficultés commencèrent. Tout d'abord l'affaire de la tutelle. Pour empêcher l'exode forcé de tous les orphelins et orphelines vers les colonies scolaires de Boma et de Moanda, les missionnaires obtinrent de l'Etat Indépendant d'assumer cette tutelle dans nos fermes-chapelles. C'était attirer sur leur œuvre tout l'odieux de la mesure. Car, que signifie pour un

indigène le mot orphelin ? Rien. Ce qui compte pour lui ce n'est pas la cellule familiale, mais le clan. Seul le clan possède véritablement l'enfant. La maman morte, le père disparu, l'enfant n'a pas cessé d'appartenir à son possesseur, l'ancien du clan. Celui qui s'arroge un droit sur cet enfant, qui le libère des prestations de travail et surtout de la dot que ses anciens espèrent pouvoir tirer un jour du soi-disant orphelin, celui-là n'est qu'un imposteur, un voleur. Les pauvres missionnaires qui acceptaient des mains des administrateurs territoriaux la garde de ces petits, voyaient se fermer farouchement leurs villages d'origine.

Ce n'était pas tout. D'Europe leur arrivaient des lettres indignées. La Commission d'enquête salissait à plaisir l'œuvre des missionnaires au Congo et, en particulier, l'œuvre des jésuites belges. Ceux-ci n'avaient accepté cette nouvelle mission qu'après de vives instances, venues du palais royal et de Rome. Ils avaient fondé peu de temps auparavant leurs missions des Indes et de Ceylan, et craignaient de ne pouvoir faire face à de nouvelles obligations. Néanmoins ils avaient accepté. Et parmi les 36 missionnaires que la Province belge avait envoyés en terre d'Afrique, 9 étaient déjà tombés au champ d'honneur; un quart des effectifs en moins de neuf ans !

L'exil volontaire, les souffrances physiques, l'angoisse que causait la maladie du sommeil déjà menaçante, ne suffisaient pas à cette poignée de braves. Dans la Patrie, on les calomniait. Un détachement de plus... le plus dur peut-être leur était demandé : celui de leur honneur.

En 1911-1912, nouvelle tempête contre les fermes-chapelles. L'influence croissante que donnaient aux missionnaires ces petites fermes-écoles, d'où un paysannat indigène, avant le mot, devait naître, porta ombrage à certains messieurs haut placés. L'anticiéréalisme naïf de cette époque fit sonner les vieilles rengaines. Les bons Pères n'étaient que des profiteurs. Les réductions du Paraguay allaient revivre... les réductions comprises à la Pombal, c'est-à-dire l'état dans l'Etat, une sorte de petit royaume indigène indépendant dont les jésuites seraient les potentats.

La verve cinglante du Père Emile Thibaut, la Ligue des Catholiques pour la défense des Missionnaires, avec le comte Hippolyte d'Ursel et Monsieur Karl Hanquet, surent venger ceux qui, sans eux, se seraient probablement tus en continuant à travailler A. M. D. G.

A cette époque aussi, comme si tout semblait se liguier pour décourager les défricheurs du Christ, les autorités de Belgique parlèrent d'abandonner le champ d'apostolat que la maladie du sommeil transformait en désert. Le Père Stanislas De Vos, nommé depuis peu Supérieur et Préfet apostolique du Kwango, sauva en 1912 la Mission.

Tout le monde en Europe parlait d'échec évident, d'humiliation certaine pour la Compagnie de Jésus, d'insuccès inéluctable. Avec sa poignée de missionnaires isolés au milieu de la brousse, d'où montaient sans cesse les plaintes funèbres des survivants pleurant leurs morts, il obtint de « tenir » jusqu'au bout, jusqu'à la mort et l'enfouissement rapide dans le sable aux côtés des noirs qu'il était venu sauver.

2. — Le premier élan : 1912-1918.

Dieu eut pitié. L'épidémie fut vaincue. Sous ce chef splendide que fut Monseigneur De Vos et, presque sous les pas infatigables de ce routier du bon Dieu, — n'était-il pas en route et à pied huit mois sur douze — la mission allait connaître des heures enivrantes de triomphe.



Ce jésuite cent pour cent, avec un peu le physique de son ordre, — n'était la longue barbe noire voilant le masque émacié et austère — traça de suite son plan d'attaque. Occuper le Kwilu, puis la région entre Kisantu et Wombali, ensuite les Bayaka, jusqu'à leur capitale Kasongo-Lunda, enfin l'entre Kwilu-Kwango en suivant la Wamba. Rien que cela !

Quant à la méthode, il lui fallut de suite faire face à une adaptation urgente. L'Etat semblait opposé au système des

fermes-écoles. Certains missionnaires le critiquaient aussi. Faute de catéchistes d'élite à mettre à leur tête, ils voyaient ceux qu'ils avaient établis abuser de leur autorité sur les enfants. Le chef décida qu'on laisserait mourir de leur belle mort les fermes existantes. On n'en fonderait plus de nouvelles.

Le catéchiste capita (chef de travaux) a vécu.

Le catéchiste instituteur va naître.

Désormais, ce ne seront plus les champs, l'élevage et les corvées de bois qui occuperont le temps des petits broussards, mais l'acquisition d'un intellectualisme — bien rudimentaire encore — la lecture, l'écriture, le calcul.

Après onze ans de stagnation, la marche en avant commence.

Un bond de cinq cents kilomètres est fait en 1912 par la fondation de Kikwit. Le Père Le Grand en fut le pionnier. Quatre mois après s'être établi face à la cité commerçante, il était fauché par la maladie du sommeil qui commençait à sévir dans la région. Il rentrera mourir en Europe.

Ici, deux noms resteront accrochés aux mémoires des vieux qui ont connu la panique causée par la mangeuse d'hommes dans les villages blottis au fond des anses du beau Kwilu : les Pères John Hamerlinck et Yvan de Pierpont. Grâce à eux la population de Kikwit est restée une des plus denses du vicariat.

Kikwit est le siège de l'école normale dirigée par les Frères de la Charité, de la septième préparatoire à Kinzambi, d'une

école ménagère très florissante des Sœurs de la Charité de Namur. Sa scierie au bord de la Yonse que dirigent deux vétérans, les Frères Nicheling et De Vries, a débité des planches pour tous les postes du vicariat.

Trois heures avant d'accoster aux entrepôts des grands magasins de Kikwit, votre steamer double Lusanga, autrement dit Leverville.

Une fumée s'élève de la rive qui semble brusquement fuir votre regard, tandis que, riant dans leur blancheur, défilent devant vos yeux un bel hôpital, une église, des cottages pour blancs, toute une cité indigène de briques et de tôles bâtie. Une usine emplit toute la rive. Les montagnes de fûts, ainsi que l'odeur fade et rance de l'huile de palme qui vous accueillent, vous font croire que vous revenez à Léopoldville. En fait, vous arrivez au centre industriel par excellence du Kwango, à celui qui draine les centaines de petits postes d'achat, disséminés le long des routes parcourues sans trêve par de lourds camions remplis de la rouge provende des noix palmistes.

La pointe comprise entre le confluent du Kwilu et du Kwenge est occupée par la grande Mission de Leverville, fondée en 1915 sur la demande du roi du Sunlight, Monsieur Lever. Ce protestant fut ainsi le bienfaiteur de toute cette région à laquelle il apporta la richesse matérielle et, avec celle-ci, la civilisation chrétienne.

La mise en train de cette mission fut l'œuvre de Son Excellence Monseigneur Van Hée, premier vicaire apostolique du

Kwango. Grâce à lui, et aux subsides des administrateurs de Lusanga, cette station contient dans ses beaux bâtiments une école moyenne pour garçons très florissante où enseignent les Frères de la Charité et, depuis 1938, une école normale pour filles que dirigent les Sœurs de Sainte Marie.

Les kraals de bêtes à cornes commencent à se multiplier le long du Kwenge. Un potager modèle fournit de succulents légumes à la population blanche d'en face. Sur l'autre rive, nous avons aperçu l'hôpital de la Compagnie des Huileries. Là se dévouent, inlassables, quatre Sœurs de la Charité de Namur. Que de vies de missionnaires ont été sauvées dans ce bâtiment fermé de toiles moustiquaires.

Kikwit et Leverville sont tous deux jubilaires de 25 ans.

Un autre poste l'est cette année-ci, un poste de brousse, placé en face de la citadelle protestante de Moanza.

C'était au cœur de la première grande guerre. Tandis que sur les fronts d'Occident leurs frères luttèrent, le petit groupe des missionnaires d'alors dut faire brusquement face à une invasion d'un autre genre. Les protestants bougeaient.

Mgr De Vos avait désiré fonder un poste au terminus navigable de la sinueuse Inzia. En novembre 1913, il eut la désagréable surprise d'apprendre que les protestants s'y étaient installés. Il fallait à tout prix les empêcher de couper le vicariat en deux par un bloc hérétique. Ngowa ferma l'issue vers Kisantu. Le célèbre Père Hanquet le créa en 1915. La même année, le Père Allard rentra de son expérience militaire. Il était parti comme aumônier d'un bataillon congolais au début

des hostilités. Il reçut aussitôt l'ordre d'aller s'établir sur les rives de l'Inzia. Le 2 juin 1916, après plusieurs tâtonnements, il se fixe à Kimbau, étroit et long plateau à mi-côte entre l'Inzia et la colline du feu « Mbau ».

Et aussitôt, insouciant du danger, pour la seule gloire du Christ-Roi, le prêtre du Christ se lança à l'attaque. Sa robuste bonne humeur, sa cordialité, non moins que sa carrure en imposent d'abord, conquièrent ensuite les chefs basuku et bayaka de la région. Ses catéchistes s'infiltrèrent partout.

Mais la colline du feu se venge de cette occupation. En 1918 la foudre frappe et tue le Père Gottigny dans la modeste salle à manger de la mission. Le P. Van Schingen, alors simple scolastique, est épargné par miracle... pour de plus hautes destinées.

C'est à Kimbau qu'œuvre maintenant l'humble Tata Butaye. Nul n'a son pareil pour la connaissance des mœurs et coutumes des indigènes, nul n'en est plus respecté, aimé même. Les Sœurs du Sacré-Cœur d'Hougaerde ont accepté de venir partager la pauvreté et les labeurs des missionnaires des Bayaka. Kingandu et Kingungi seront aussi le théâtre de leur humble dévouement combien fécond. Grâce à l'intrépidité d'une d'entre elles, Sœur Odile, l'influence de Kimbau commence à gagner les villages protestants. A ses consultations de nourrissons dans les villages plus peuplés de la rive droite, les Bamama baptisées à Moanza, qui d'abord regardaient à distance, ont fini par s'approcher et à devenir les amies, les grandes amies de la bonne Sœur, chasserresse d'âmes.

Les protestants ne s'avouent pas vaincus. Moanza, voyant

se fermer son hinterland sur la rive gauche de l'Inzia, étend son action sur la rive droite vers la Luie et la Lukula. Ses moniteurs, renforcés par ceux du poste de Vanga sur le Kwilu, occupent impunément cette région. Impunément, non pas ! Le Père Allard a senti le péril et, en octobre 1918, s'établit sur le beau plateau de Kingungi au bord de la Lukula.

Mission d'avenir que Kingungi. Elle sert maintenant de résidence à l'Inspecteur scolaire du vicariat, le compétent et sympathique Père Louis Cleymans. Le poste est célèbre dans tout le vicariat par son kinlongi ou école spéciale de catéchistes. On y forme, en un ou deux ans, des jeunes gens trop âgés pour aborder les quatre années d'école normale à Kikwit, trop doués cependant pour qu'on les condamne à la médiocrité de leurs confrères de brousse. Dans ce poste ils reçoivent une formation très poussée de méthodologie adaptée au premier degré primaire. On y insiste aussi sur le dévouement à l'Eglise, le désintéressement... et les exemples sont là pour prouver que ces enseignements sont tombés en bonne terre. Leverville possède aussi son kinlongi pour les postes avoisinants.

Une ligne de postes très espacés encore coupait les grandes rivières Kwilu, Kwenge, Lukula et Inzia : prolongée dans ce qui sera plus tard le vicariat de Kisantu par Ngowa, Mpese et Kisantu. Pour trois de ces rivières, les postes étaient fondés exactement au point où chantaient les premiers rapides. Ils commandaient ainsi les deux biefs : celui des grands steamers à aubes des compagnies européennes et celui des pirogues et balciniers des petits commerçants.

3. — Nouvelles conquêtes : 1919-1941.

La victoire dans la Patrie fait souffler un nouveau vent de conquête dans la Mission .

Un poste fondé en 1912 par les protestants à Vanga commençait à déployer une redoutable activité.



En février 1919, le Père Pirsoul s'établit à Djuma dans une vieille maison abandonnée. L'apôtre actuel de ce poste est le Père Libbrecht, célèbre parmi tous les blancs qui font le trafic le long du Kwilu. Il est, paraît-il, comme le lion : on entend sa voix tonnante avant de le voir ! Mais un cœur d'or !

Sa mission, bâtie en matériaux durables, est une des plus évoluées du vicariat. Un médecin de l'A. M. M. (Aide Médicale aux Missions) y tient un petit hôpital et le Père Devisé par-

lait, en 1940, d'y ouvrir une école d'infirmiers noirs. Les Sœurs de Sainte Marie y commandent un bataillon de filles, futures fiancées ou enfants de chrétiens, des plus imposants.

Kingungi a fermé aux protestants de Vanga et de Moanza la route vers les hauts plateaux du Sud. Leverville, Kikwit et Djuma, avec leur réseau d'écoles, leur ferment les rives du Kwilu.

Qu'à cela ne tienne ! Avec l'appui de moyens financiers considérables, les protestants tentent de réaliser la jonction entre leurs deux grands postes, en plaçant leurs hommes dans tous les villages importants des vallées de la Gobari, de la Kafi et de la basse Lukula. Ils avaient compté sans le zèle infatigable du Supérieur de Kingungi, le Père Jan Thienpont. Dès 1921, à pied — le tippyoy aurait-il pu contenir son immense stature — il remonte à travers brousse vers le Nord.

Eut-on jamais la main plus heureuse ? En débouchant un beau matin dans l'admirable plaine de Yasa, au bord de la Lukula, il eut comme l'intuition que cet endroit avait été créée, pour qu'un jour, lointain ou proche, il ne le savait, y bourdonnât la rumeur d'un grand poste de mission. Homme de foi, il cacha dans la souche d'un de ces palmiers qui font la parure et la richesse du Kwango une médaille de la Vierge.

En 1924, celui qui sera plus tard Monseigneur Van Schingen fonda à cet endroit même le poste de Yasa, synonyme sur les lèvres des missionnaires du Kwango de mouvements de conversions en masse, de baptêmes par centaines, d'une vie catholique extraordinairement fervente. A lui seul il requiert 5 missionnaires. Et il faut avoir vécu, ne fût-ce que quelques

heures, sous le toit de paille de ceux-ci pour remarquer que le labeur de chacun d'eux réclame de toute urgence des renforts. L'Abbé Clément Ngunga, le plus beau fruit qu'ait jamais donné Wombali et le premier de nos prêtres indigènes, y fait ses premières armes.

Les ardentes Sœurs de Charité qui ont soin des femmes et des filles, n'ont pas une mince part au résultat déjà obtenu.

Yasa résonnait en 1940 du bruit joyeux des truelles. Le Frère Fouss, l'infatigable bâtisseur, venait d'y arriver afin d'y édifier en toute hâte le couvent des Frères de la Charité et la seconde école normale. Kikwit est débordé. Yasa le doublera. L'atmosphère apostolique qu'on y respire, la direction éclairée d'un des hommes qui ont le mieux conquis le cœur des noirs, le Père Greggio, ne contribuera pas peu à la formation des ouvriers indispensables de l'action catholique, les moniteurs diplômés.

En 1921, tandis que la petite médaille dort encore au creux du palmier de Yasa, la mission s'étendait vers l'Est. Les Pères de Scheut cédaient à la Préfecture le territoire de la Loange. Comme la seule station de ce territoire, Pangu, venait de flamber, les Pères Struyf et Van de Ryst fondent Ipamu (1922) qui est à l'heure actuelle le siège de la préfecture confiée aux Oblats de Marie Immaculée. En 1923, les Bapende sont atteints par le fondateur de Kilembe, le Père Foubert. Enfin en 1926, dans la région la plus riche et la plus peuplée de toute la mission, Mwilambongo voit le jour. L'Est est ainsi occupé par trois postes relativement proches l'un de l'autre et qui prennent de suite un développement merveilleux.

Cependant les missions de la ligne médiane voient chaque année grossir leurs effectifs de néophytes. Kikwit, entre autres, grâce à ses missionnaires, avait vu s'étirer son champ d'action toujours plus loin du point de départ. Kikombo naquit en 1928, au bord de la Lutshima, avec à sa tête le Père Beckers. Les Sœurs d'Héverlé arriveront bientôt pour prendre en mains la turbulente gent féminine. Les mêmes Sœurs s'occupent aussi de Kisangi, l'ancien Muhaku.

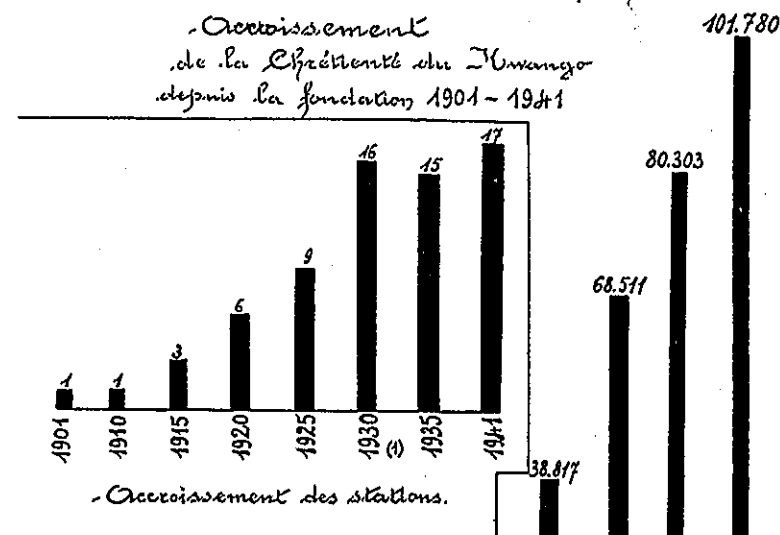
Mais les marches et les soucis ont usé le Préfet apostolique, Mgr De Vos. Sous sa direction, dans l'immense vicariat grand comme 8 à 9 fois la Belgique, 13 postes nouveaux ont été fondés.

Le second fondateur de la Mission peut se reposer, si tant est que puisse encore se reposer ce lutteur qui n'abandonne les honneurs que pour reprendre, dans un modeste poste de brousse, le travail de pionnier. Il a perdu l'habitude de souffler et jusqu'à sa mort il œuvrera comme travaillent encore nos admirables vieillards de la Mission, les Pères Van Tilborg (74 ans, 36 ans d'Afrique) et Brielmans (69 ans, 45 ans d'Afrique). La moisson est trop blanche et les besoins trop grands pour qu'on puisse estimer en avoir assez fait ! Désormais — nous sommes en 1928 — la Mission est érigée en vicariat et Monseigneur Van Hée succédait au Préfet apostolique.

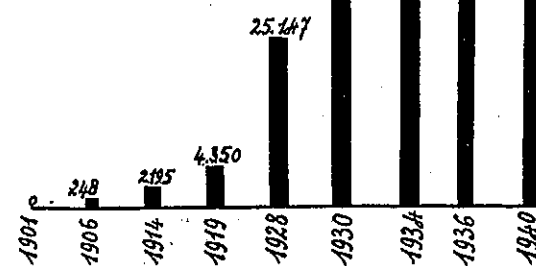
Une nouvelle fièvre d'essaimage se déclenche, commandée par la poussée protestante et permise par de généreux renforts d'Europe.

L'année suivante, le Père Dom partait fonder le poste de Ngi sur la Wamba. Cette fondation était urgente. Kikongo,

- Croissance
de la Circulation du *Journal*
depuis la fondation 1901-1941



- Croissance des stations.



(1) En 1934, trois stations situées à l'Est de la Kambata furent cédées aux Pères Oblats : Djambu, Kilemba, Kimwilambongo.

poste hérétique, déjà s'infiltrait. Ngi est l'exemple-type de ce que peut faire pour l'extension du règne du Christ la jeunesse de nos collègues. Les Carolorégiens, grâce à l'impulsion donnée par le Père Préfet, créèrent à coups de prières, de sacrifices et d'aumônes, au cœur de la forêt des bords de la Wamba, une clairière de lumière. Cette clairière, le Père Pauly l'élargit, si bien qu'elle put recevoir l'aide précieuse des Sœurs de l'Annonciation de Celles-lez-Tournai. A vrai dire, les Godinois sont en train de rivaliser de zèle avec leurs camarades de Charleroi, en soutenant Kingandu fondé la même année par le Père Toye : le poste riant par excellence, sous ses orangers et ses manguiers au bord du Kwenge.

Muhaku est contemporain de Kingandu chez les Bapende. Le Père d'Hooghe sera son fondateur.

Kingungi et Kimbau, de leur côté, ont vu se former au nord et au sud de leur base de départ des noyaux de chrétiens. Ceux-ci sont trop éloignés de la mission pour pouvoir mener une vie chrétienne qui ne soit pas du pur héroïsme. Lumbi est fondé par le Père Charles d'Espicrres; Lumbi, terre des orages et qui participe à la ferveur de Yasa, sa voisine. En 1934, les Sœurs Passionnistes de Tirlemont y arriveront.

Le Père Lamal, en résidence nominale à Kingungi, s'occupe tout spécialement, dès 1931, du poste secondaire de Kimbongo. Là, dans la solitude, il attendra longtemps encore un compagnon et la fondation définitive du poste. Le premier compagnon qui lui sera donné en 1936 sera le saint et blagueur Père Cuyllits. Trois ans plus tard, au détour d'une sente de brousse, il sera jeté à bas de sa moto, aura la colonne

vertébrale fracassée et mourra sans une plainte, joyeux et résigné... comme un martyr.

Nous l'avons vu déjà, Wombali s'avérait de plus en plus inutilisable. Cette station devra tôt ou tard être abandonnée. L'année 1929, une mission est fondée à la cité blanche de Banningville, qui alors encore faisait figure de chef-lieu du district. Plus tard celui-ci sera transféré à Kikwitville. Bاندundu, de ce fait, perdra beaucoup de son importance. Sa situation néanmoins commande tout le commerce du Kwilu et sous ce rapport jamais elle ne sera déclassée. Le Père Neuberger est à la tête de cette mission. Fanfare, œuvres sociales, mangent le temps que laissent au vaillant procureur les livres de compte de la Mission.

Dima, autre cité ouvrière importante, voit arriver chaque dimanche l'in vraisemblable Ford du Père Simonis. Les Sœurs de la Charité ont soin du luxueux hôpital pour blancs de la cité, et aussi du postulat et du noviciat des Sœurs de Sainte Marie du Kwango. Le 2 février 1940 fut témoin d'une scène toute neuve sur ce coin d'Afrique. Deux novices noires, après plus de 6 années de formation, vouaient à Dieu leur virginité. Quatre autres postulantes se préparent à imiter leur exemple.

L'année du centenaire de l'indépendance de la Belgique, Mbeno naissait entre Banningville et Djuma. Les Dames de Saint-André viendront bientôt au secours des fondateurs qui se débattaient alors dans des difficultés toutes spéciales. Leur école pour filles est un modèle du genre; si bien que Monseigneur, juste avant la guerre, avait décidé les vaillantes

mères à reprendre l'école de Kikwit-mission. Les Sœurs de la Charité se transporteraient sur l'autre rive pour se dévouer à l'hôpital de l'État et venir au secours du Père Delaere et des fillettes du « Belge » de Kikwitville.

A Wombali mourant, une nouvelle cellule pourtant sortait. Mgr Van Hée y ouvrait, en septembre 1931, une école apostolique, son petit séminaire à lui. En 1935 une tornade d'une violence inouïe abattit les bâtiments principaux du séminaire. Les étudiants dirent adieu, sans trop de regrets, aux marais et aux moustiques. Les élèves de quatrième et de troisième descendirent le fleuve pour rejoindre Lemfu. La cinquième et la sixième le remontèrent pour gagner Kikwit où les appelait l'homme que la Providence avait formé pour forger au Kwango l'élite de son élite, le Père Joseph Guffens.

Dès 1931, le territoire s'était avéré trop grand et trop évolué pour rester sous une même crosse. Mgr Verwimp fut nommé vicaire apostolique de Kisantu. Tout le territoire à l'Est du Kwango et de la Bakali revenait à Mgr Van Hée.

4. — Approfondissements.

Le bien se fait. Par milliers les adultes demandent le baptême et les écoles regorgent de petits broussards. Les missionnaires sont à bout. C'est tout juste si l'on peut tenir le nombre de postes qu'on possède. Hélas ! les arrivées d'Europe ne sont plus en proportion avec les progrès de la Mission.

Plusieurs postes commencent à connaître la redoutable

crise de croissance. Le nombre des chrétiens a atteint, dépassé même les dix mille âmes... et deux missionnaires pour s'en occuper, dans un territoire grand souvent comme deux provinces belges. Les enfants nés de parents baptisés devraient recevoir une instruction plus poussée. On sent l'angoisse sai-



sir les pasteurs de pareils troupeaux, si peu formés, si proches encore du paganisme.

C'est l'heure de la vigoureuse impulsion donnée par Mgr Van Hée au travail en profondeur. Les conditions d'admission au baptême deviennent plus rigoureuses. On renforce la formation chrétienne dans les catéchuménats centraux. A tout prix, il faut parer au danger de dispersion et de mal-

façon. Mgr Van Hée l'a compris. C'est de son passage au gouvernement de la Mission que date ce magnifique effort scolaire réalisé dans le vicariat. Tous les visiteurs sont stupéfaits de l'ampleur des résultats obtenus en dix ans. Grâce à Mgr Van Hée, une élite déjà monte qui étayera puissamment la foule des néophytes.

En 1936, le débroussage commençait. Des bâtiments sortaient de terre sous la prodigieuse impulsion du Frère Fouss. Un an plus tard, en septembre 1937, le Père Guffens plantait définitivement dans cette brousse au nom providentiel, — Kinzambi = « terre de Dieu » —, les premiers plants de cette pépinière qui à l'heure actuelle doit compter dans les 90 élèves.

Mais la fin des conquêtes n'a pas encore sonné. La chrétienté de Kikwit s'est trop développée vers le Sud. En 1938, le Père Delaere, dont la douceur et l'intelligente compréhension ont forcé l'estime des farouches Bapende, fonde Totshi. Le Père Hoet, une fois rentré d'Europe, reprendra la fondation ébauchée et de suite lui donnera l'allure d'une grande mavula (mission), n'était le couvent des bonnes Sœurs encore vide, hélas !

Le P. Delaere est désigné pour une des œuvres les plus délicates. A Kikwitville, entre la cité noire et la cité blanche, il a construit son chimbeck. Quatre cents gamins et gamines ont du coup rempli ses écoles jusqu'à les faire déborder, ketjes de la cité noire, espiègles et rossards à la fois. Les quatre mille noirs de la cité auront désormais leur curé ainsi que les Bambala de la rive gauche. A 500 kilomètres de distance,

son apostolat rejoint celui du Père Neuberg et du Père Simonis qui, à Banningville, ont soin, eux aussi, d'une cité indigène.

Un vieux lutteur jamais fatigué regardait depuis longtemps vers les froids (relativement !) plateaux du Sud. Là, dans la savane boisée, les mystérieux Batshok vivaient. Des types, ces Batshok ! A la saison des oignons ou des chenilles de brousse, on les voyait descendre, par caravanes entières, de leurs hautes collines et venir vendre, à 400 kilomètres de leur habitat, leur marchandise parfumée. L'éléphant n'avait pas dans les brousses du sud de plus farouches ennemis. Les rares blancs de passage chez eux rapportaient de leur expédition des chaises, des fétiches, des bibelots sculptés bien supérieurs à tout ce que faisaient les humbles artistes du nord.

Le vieux lutteur pourtant s'était vu longtemps refuser la permission de suivre les traces de ce peuple marchand et artiste. Le personnel manquait par trop : il avait été même question de céder le sud du vicariat aux Pères de Steyl. Trois postes protestants occupaient aussi la région, totalisant un personnel de plus de 14 missionnaires européens ou américains. Comment serait reçu l'intrus de Rome ? Mais les instances du Père Struyf, les demandes des indigènes et certaines interventions du gouvernement fléchirent celui qui venait de succéder à Mgr Van Hée, l'organisateur de Yasa, Son Excellence Mgr Van Schingen.

Le miracle fut qu'au lieu de la morne hostilité des natifs à laquelle se bute quasi infailliblement le missionnaire catholique quand l'hérétique a pris pied quelque part, un long

cri de joie accueillit le vieil apôtre qui venait ouvrir de nouvelles voies au Christ.

Tout de suite, le catéchuménat s'organisa. Kahemba revécut en 1937-38 les âges héroïques : celui où le missionnaire logeait sous la tente au milieu du premier défriché — image des origines et des fondations d'abbayes dans les pays barbares, qu'étaient les nôtres, il y a douze cents ans.

Maintenant, le pisé a remplacé la mouvante demeure. Kahemba prend racine et ses succès sont tels qu'un second Père, un jeune celui-là, a dû lui aussi suivre les traces des marchands d'oignons et rejoindre le vieux Tata sur ses hauteurs.

Quarante ans ont passé. Des roseaux de Wombali à la haute savane de Kahemba, 16 stations — 18 si l'on compte Kinzambi et Kikwitville, qui ne sont pas de grands catéchuménats centraux — ont surgi successivement.

L'occupation sommaire du territoire confié aux Jésuites de la Province belge méridionale est ainsi réalisée. Sommaire est bien le mot : car, s'il n'y a que 80 kilomètres entre Kimbau et Kingungi, sa voisine, il doit y en avoir près de 200 entre Kisandji, où œuvre le Père Van Tilborg et Kahemba du Père Struyf. Nos chrétiens n'ont que leurs deux jambes pour venir chercher au tabernacle de nos missions le Pain de vie. Un troupeau de 14,000 âmes dispersées sur 6,475 kilomètres carrés comme à Leverville, peut-il être sérieusement entretenu par deux missionnaires ?

Le généreux optimisme de Mgr Van Schingen doit à l'heure actuelle rêver, dans son modeste bureau de Kinzambi, aux fondations urgentes de demain.

En quarante ans, de zéro le nombre de conversions a bondi au-delà de 100,000. Et en 1939, 84,648 catéchumènes attendaient impatiemment l'heure de se raser la tête pour le baptême. Un huitième de la population est converti. Les chiffres parlent nerveusement, sèchement; mais, pour que chacune de ces âmes ait pu entendre la parole de vie, ait pu être gagnée et instruite, que de travail, de souffrances épandues là-bas, sous le lumineux soleil d'Afrique.

J'ai cité quelques noms, quelques types de missionnaires. J'en ai forcément oubliés et des meilleurs, des anciens surtout, de ceux qui reposent à l'ombre toujours bruissante des palmiers du Kwango, et dont seule une petite croix de bois retient encore le nom. Leurs sueurs, leur solitude, leurs angoisses d'apôtre, personne ne les saura jamais sur la terre des vivants. Mais si la chrétienté connaît dans la vallée du Kwilu un de ses plus beaux triomphes, c'est à ces vies obscures, flambées pour la seule gloire de Dieu, qu'elle le doit.

Puissent-elles, ces humbles croix, appeler à l'œuvre qui n'est encore malgré tout qu'ébauchée, des jeunes gens, des missionnaires nombreux et désintéressés... jusqu'à la mort... et l'oubli des hommes, mais point de Dieu... en terre d'Afrique.



V

DIX ANNEES D'APOSTOLAT AU KWANGO

Un corridor sinueux et sombre dans un vieux couvent... quelque part en Belgique. Sur une porte, une petite fiche tranche par sa fraîcheur. J'approche mes yeux myopes : Père Toye. J'y suis ! Deux petits coups discrets : toc ! toc ! Un vigoureux et cordial « Entrez ! » brise pour un instant la quiétude assoupie de ce corridor monacal.

Je pousse la porte. Le Père Toye est assis à sa table de travail en train d'écrire. Il tourne vers ce visiteur inattendu un visage hasané qu'encadre une barbe bien fournie, déjà grisonnante par endroits. Missionnaire encore dans la force de l'âge mais marqué déjà profondément par les fatigues de l'apostolat.

Nous échangeons une cordiale poignée de main. Du geste le Père m'indique une vieille chaise branlante : « Excusez... le confort ne règne pas ici ». Je jette un regard circulaire : murs blanchis à la chaux, planché bossué, mobilier strictement nécessaire sans la moindre élégance.

— De fait, il fait plutôt austère. On se croirait dans la cellule d'un moine !

— Bah ! le confort ne m'intéresse pas... On a connu bien pire là-bas...

— Précisément, je suis venu pour vous entendre parler de « là-bas », comme vous dites. On songe à faire paraître une petite brochure missionnaire sur le Kwango; on m'a chargé de vous demander un interview...

— Un interview !... Dites donc, soyez sérieux ! Est-ce que vous me prenez par hasard pour un Vicaire Apostolique ou un Supérieur Régulier...

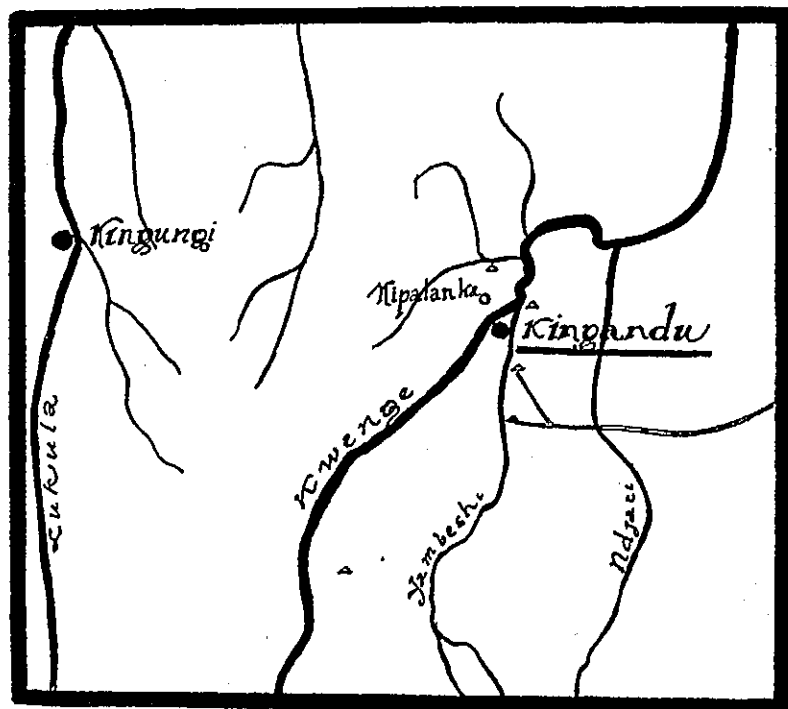
— Ta, ta, ta !... je connais la chanson. Vous autres, missionnaires « broussards », vous êtes tous les mêmes. Vous vous tuez à la tâche mais vous n'admettez pas qu'on parle de vous ni de vos travaux, encore moins de vos succès. Votre modestie et votre silence faisaient, avant la guerre, le désespoir des rédacteurs de revues missionnaires. Et je me suis laissé dire que vos rapports annuels aux Vicaires Apostoliques se bornaient, eux aussi, à l'envoi de quelques statistiques religieuses avec la mention : « Pour le reste, rien à signaler ! ». Parfois, il est vrai, votre plume se fait légèrement plus prolixe, mais il s'agit toujours alors d'un S.O.S. réclamant un renfort en hommes et en argent !

— Parbleu, de quel autre sujet pourrions nous bien vous entretenir !

— Mais tout nous intéresse ! Que de questions nous voudrions pouvoir vous poser ! Mais procédons en bon ordre. N'oubliez pas que j'ai promis de rapporter vos paroles ! Si mon souvenir est exact, c'est en mai 29 que la *Revue Missionnaire* signala votre retour au Congo. Depuis lors onze années se sont déjà écoulées...

— Et bien remplies, grâce à Dieu, je vous l'assure ! Ah ! combien de fois ne me suis-je pas dit là-bas : si nos jeunes gens de Belgique pouvaient réaliser l'incomparable rendement du prêtre en terre congolaise, bien plus nombreuses encore seraient les vocations missionnaires ! Ils s'enthousiasmeraient pour une vocation qui leur assurerait, au soir de leur vie, la douce et légitime satisfaction d'avoir collaboré à cette grande œuvre de la Rédemption qui se poursuit sous nos yeux. Celui qui ne l'a pas goûtée, fût-ce du bout des lèvres, ignore tout de cette joie exaltante qui vous empoigne à l'intime de l'être au spectacle de tout un peuple qui, guidé par vous, monte à tâtons des ténèbres vers la pleine clarté. (Un silence... un peu de tristesse voile un instant le regard). Vous devriez faire comprendre aux jeunes que ceux qui travaillent là-bas n'ont qu'une seule vraie souffrance : celle de se voir si peu nombreux devant la tâche immense à accomplir ! La moisson engrangée n'est rien en comparaison des épis mûrs qui attendent un moissonneur.

— Précisément, Père Toye, racontez aux jeunes — et les plus âgés vous écouteront, eux aussi, croyez-moi, avec intérêt



— ce que vous avez pu réaliser là-bas pendant ce long terme de plus de dix ans.

— Oh ! absolument rien d'extraordinaire ! Ce que j'ai fait, bien des confrères l'ont réalisé ailleurs.

— Je constate une fois de plus que la modestie est une vertu bien prompte à s'effaroucher ! Vous ne m'en voudrez pas trop cependant, si je vous pose quelques questions. J'ai vu jadis dans un de nos collègues, Godinne, si mon souvenir est exact, votre photographie avec l'annotation : « fondateur du poste de Kingandu dans le Kwango ».

— Bravo ! vous avez touché au point sensible ! Kingandu, voyez-vous, c'est un peu l'œuvre de ma vie. Regardez cette carte du Kwango... Voici, au centre, Leverville, au confluent du Kwilu et du Kwenge. Remontons cette dernière rivière, large ici de quelque deux cents à trois cents mètres. En amont de Leverville une série de rapides interrompt toute navigation : mais plus loin, à partir de Bumba, les balçinières à moteur fendent des eaux assagies et remontent jusque bien loin dans l'intérieur. Rivière aux méandres sans fin, fortement encaissée entre des rives où s'étagent de riches palmeraies. Dix heures de navigation... et nous voici au confluent de la Yambeshi, en face de Kingandu.

— Je comprends que vous ayez choisi cet emplacement pour y fonder une mission; vous occupiez-là, au confluent de deux importantes rivières, une position stratégique.

— A vrai dire, Monseigneur Van Hée, préoccupé avant tout de devancer le protestant, m'avait chargé de fonder plus au

Sud. Mais après avoir parcouru toute la vallée de la Yam-beshi et remonté le Kwenge jusqu'au delà de Feshi, j'eus la conviction que seul Kingandu réalisait les conditions propices à l'essor d'une grande mission. Eaux, forêt, fertilité du sol, densité de la population, tout concourait à fixer ce choix. Monseigneur ne tarda pas à se rallier à cet avis. Je pouvais me mettre au travail.

Je vécus alors quelques mois d'activité débordante ! Pensez donc ! il me fallait d'abord construire : église, maison d'habitation, classes, dortoirs, etc... couvrirent rapidement le plateau. En même temps j'entrepris de vastes cultures de manioc, de maïs, de haricots, d'arachides, de riz ; je traçai des routes et les bordai d'arbres fruitiers de toutes espèces. Puis j'abandonnais toutes ces besognes à la surveillance de capitas nègres et j'entrepenais de longues tournées à travers les villages.

— Comment avez-vous pu suffire, tout seul, à pareille tâche ?

— Ce fut parfois dur et je vous avoue que quand on m'interroge sur le nombre d'années que j'ai passées en Afrique, je suis tenté d'ajouter une unité : cette première année à Kingandu a certainement compté double dans mon existence !

Après un an, Monseigneur m'envoya le regretté Père Cuyllits, bientôt remplacé par le Père van Doorslaer qui, depuis 1932, assure l'évangélisation des populations frondeuses de la rive gauche du Kwenge. A partir de 1932 également, Kingandu reçut un Père scolastique chargé de diriger notre nombreuse population scolaire. Enfin, répondant à de pressantes sollicitations, les Sœurs de l'Union au Sacré-Cœur ouvrirent à Kingandu une école et un dispensaire.

Si Kingandu a pu se développer, c'est à toutes ces collaborations obscures et dévouées qu'elle le doit.

— Mais c'est à vous tout de même que revient le mérite d'avoir dirigé tous ces efforts. Et, ma foi, vous avez bien le droit d'être fier des résultats atteints ! Kingandu compte assurément parmi les plus beaux postes du Kwango. Je me suis laissé dire qu'au simple point de vue matériel Kingandu est un petit joyau !

— Je ne vous contredirai pas. Tenez ! on m'a passé le journal tenu par le Père Denis, professeur au Grand Séminaire de Mayidi, au cours de son voyage au Kwango il y a deux ou trois ans. Ecoutez l'impression d'un poète débouchant par la route de Kikwit, sur les hauteurs environnant Kingandu : « Le joli poste, mon Dieu ! Encadré de bougainvilliers sanglants, coupé de longues allées de mandariniers, d'orangers, de manguiers, de palmiers, tout de suite il nous paraît sympathique dans le soir qui tombe. La maison en simple pisé, construite avec un soin jaloux, sourit doucement parmi la verdure tachée de fleurs rouges... Tout autour des plateaux élevés où se dressent de beaux arbres, au fût droit, solennel, comme des piliers de cathédrale. La rivière est proche avec ses eaux grondeuses et son fouillis d'arbres touffus, de lianes épaisses qui font d'étranges ombres sur sa surface agitée et luisante ».

Le lendemain, à l'aube, l'impression est plus prosaïque, mais tout aussi sympathique : « L'opulent soleil a tout inondé de ses richesses. Le spectacle est autre, mais il n'est pas moins agréable. Ça et là vagabondent quelque trois cents moutons

à la robe noire où miroitent par moments des reflets roussâtres... Quand on entend chanter les coqs, glousser les dindons, beugler les vaches; quand on regarde le paysage, net, clair, souriant, on se croirait dans quelque riche ferme du Brabant wallon ».

— Pour moi, je songeais plutôt à ces bons moines qui vinrent fonder leur abbaye en quelque site enchanteur de nos régions.

— Vous avez parfaitement raison. L'aspect des bâtiments, les cultures, l'élevage, mais surtout une vie de prière et d'activité inlassable, tout concourt à donner à la Mission l'atmosphère d'une abbaye.

— Vous vous rappelez sans doute combien nos manuels d'histoire ecclésiastique soulignent l'influence civilisatrice prépondérante de ces abbayes au temps passé. Vous avez sans doute pu expérimenter le bien-fondé de cette assertion.

— Sans aucun doute !... Mais n'allez pas vous imaginer cependant que cette influence convertit les gens en un tournemain. Croyez-moi, la patience est la vertu primordiale d'un apôtre. Il nous faut sans cesse, pour calmer nos impatiences, revenir aux images familières de l'Évangile, au ferment qui soulève la pâte, au grain de sénévé qui met des siècles à sortir son arbre...

Mgr Van Hée, en me confiant la fondation de Kingandu, m'avait donné comme directive de préférer à la concentration des œuvres un éparpillement rapide et extensif de modestes postes de catéchistes permettant l'occupation rapide de tout le pays. Cette consigne, qui se justifiait par la nécessité de







devancer le protestant, ne devait durer qu'un temps relativement court. En moins de 6 mois, plus de 180 villages reçurent un catéchiste à demeure. Peu de groupements indigènes de quelque importance échappaient, dès lors, à l'influence de la Mission. Quand le protestant se présenta, il trouva partout la place prise. Comprenant qu'il n'y avait plus aucun espoir de s'établir solidement parmi ces populations du Kwenge, il crut plus sage de ne pas insister. C'était pour nous un succès important. Mais on ne pouvait se contenter d'avoir préservé ces populations de l'erreur, il fallait à présent s'efforcer de les faire entrer dans l'Eglise du Christ.

— Cette tâche positive s'avéra sans doute plus difficile...

— Vous l'avez deviné. Pour déchaîner un mouvement général de conversions, il aurait fallu pouvoir convertir les hommes libres et influents. Malheureusement polygames pour la plupart, tous très attachés à leurs us et coutumes, ils opposèrent à nos efforts la plus entière indifférence, voire même, en quelques endroits, une sourde hostilité. Au fond, ils jouissaient d'une situation dont ils étaient bien aises et n'entendaient pas qu'on vint troubler leur quiétude. Bref, nulle part, une collectivité entière, clan ou lignée, ne manifesta le désir d'entrer dans l'Eglise. Des familles vinrent et furent accueillies. Mais en bien petit nombre. Ceux qui se donnèrent en masse, ce furent les enfants. Aussi, sans abandonner tout apostolat auprès des adultes, la plus grande part de notre sollicitude se porta sur la génération montante.

— Instruire et éduquer chrétiennement ces enfants de la brousse ne fut certainement pas une petite affaire !

— L'essentiel est de pouvoir compter sur une bonne organisation scolaire. En ce domaine on fit à Kingandu des efforts considérables. Les résultats dépassèrent les espoirs les plus optimistes. L'école centrale du poste qui, en 1930, arrivait péniblement à réunir une soixantaine d'élèves, en compta bientôt 230, puis 340... 415... 594. Cette progression rapide devenait inquiétante. Mais, à présent que l'école centrale était solidement organisée et fournissait des instituteurs capables, on pouvait songer à organiser sérieusement les écoles de la brousse. Celles-ci, déjà nombreuses et fort peuplées, souffraient d'un vice qui entravait fortement leur développement : l'irrégularité des présences. Tout ce petit monde venait à l'école ou n'y venait pas suivant le goût et le caprice du moment ! A partir de 1936, on prit donc la décision de multiplier les internats de brousse. A l'heure actuelle Kingandu n'en compte pas moins de 17, avec une population scolaire globale de 1731 enfants. Placés dans des centres particulièrement peuplés, ces internats, plus connus sous le nom de « postes secondaires », obtiennent des résultats au delà de tout ce que nous avons osé espérer. Les progrès de l'instruction ont été tels qu'à présent la plupart de ces internats possèdent une troisième année primaire répondant à toutes les exigences du programme officiel.

Les résultats atteints dans le domaine de l'éducation sont encore plus réconfortants. Ah ! comme je comprends ce blanc qui me disait, après avoir visité, à l'improviste, le poste secondaire de Bamba, à 30 kilomètres au Sud de la Mission : « Ce qui m'a le plus frappé, ce n'est pas la belle ordonnance des

classes, ni l'attitude si polie et l'aspect si propre de ces enfants indigènes, ni encore ces cahiers si jalousement soignés. Tout cela est certes admirable ! Mais ce qui m'a frappé le plus, c'est autre chose. C'est le visage de certains de ces petits noirs : regard ouvert et confiant, expression intelligente et distinguée ».

— L'Etat doit, je pense, apprécier cet effort civilisateur dans une région longtemps notée comme particulièrement frondeuse.

— Voyez cette lettre... la dernière qui me soit parvenue de Kingandu. Le Père Zech, l'animateur de tous ces postes secondaires, m'écrivait : « J'ai fait au Commissaire de District les honneurs de deux de nos postes secondaires : Sondji et Kattundu. Il ne m'a pas caché son heureuse surprise et, en me quittant, il m'a déclaré : « Père, ceci est unique et mérite » une mention toute spéciale. Dès ce soir je rédige un petit » rapport sur votre organisation scolaire et je l'envoie au » Gouvernement Provincial. ».

— Tout cela est magnifique... mais ne craignez-vous pas que tous ces enfants, une fois sortis de vos écoles et repris par le milieu païen, n'abandonnent rapidement leur idéal et ne deviennent pires que bien des sauvages. *Corruptio optimi pessima...*

— Il ne faut pas se dissimuler le danger. Tant que la société indigène ne sera pas christianisée, nos efforts pour l'éducation de la jeunesse ne nous donneront que des résultats assez précaires. Mais Kingandu peut envisager l'avenir avec confiance. Déjà, dans bien des villages, nous trouvons un noyau

important de familles chrétiennes. A mesure que leur nombre grandira, leur influence se fera plus décisive.

Les vieilles coutumes païennes se transformeront insensiblement dans un sens chrétien. Il faut savoir patienter et ne pas vouloir brûler les étapes ! Les juridictions indigènes, habilement dirigées par un Administrateur territorial avisé, pourraient aider puissamment à cette transformation indispensable des cadres sociaux de la vieille société indigène.

— Votre optimisme éclairé est persuasif. Je retire de cet entretien la conviction que Dieu a visiblement béni votre œuvre et que Kingandu a devant elle des perspectives d'avenir bien consolantes.

— Nous avons commencé, mais vous avez pu comprendre par ce que je vous ai dit que la plus grande partie reste à faire. Le mouvement est donné, mais, à chaque instant, on peut se demander avec angoisse si nous serons en mesure de le suivre. Ainsi, pour ne vous parler que d'un seul de nos soucis : nous ne pouvons plus nous contenter de constructions en pisé qu'une tornade suffit à abattre, que les intempéries démolissent rapidement; dès la fin de la guerre, nous espérons pouvoir commencer à river notre œuvre au sol en construisant en matériaux durables. Notre espoir cependant est conditionné par la générosité des catholiques belges; sans elle nous ne pouvons rien. Mais nous savons combien celle-ci est grande et c'est pourquoi nous pouvons avoir confiance... et, je pense comme vous, qu'après la guerre Kingandu connaîtra encore de belles années.

Je me levai et nous échangeâmes silencieusement une lon-

gue poignée de mains. L'instant d'après je me retrouvai dans la rue sous un ciel maussade et pluvieux. Mais tout me semblait sympathique... J'avais l'impression de sortir d'une cure d'optimisme ! Et tandis que j'allais par les rues, soudain je me rappelai une phrase, lue naguère dans un article du Père Mersch : « C'est la force, la joie et la gloire de ceux qui ont voué au Christ toute leur vie, d'être, comme Lui, corps et âme, des consacrés. Ils se sont donnés et c'est leur état de pouvoir s'user jusqu'à la corde, en servant tous leurs frères, tous les jours ».



VI

JEUNESSE STUDIEUSE

« Une Mission sans écoles est une mission sans avenir. »

S. S. Pie XI.

On peut entrer au ciel ne sachant ni lire ni écrire. L'obligation de s'inscrire ne figure pas au décalogue ! Des gens simplistes en concluent que les missionnaires gaspillent leur temps et leur argent en ouvrant des écoles en Afrique. Qu'on baptise les noirs et qu'on leur enseigne le catéchisme, d'accord ! Mais pourquoi vouloir donner aux nègres une instruction qui les rendra inévitablement prétentieux et indociles !

Si le missionnaire avait pour but unique et primordial de baptiser le plus grand nombre d'âmes possible, cette sagesse

à courte vue pourrait à la rigueur se légitimer. Mais si, comme l'a si bien montré le Père Charles, la tâche propre du missionnaire est de planter solidement l'Eglise du Christ, cette prétendue sagesse n'est plus qu'une misérable étroitesse d'esprit. On ne bâtit pas une chrétienté viable avec des éléments frustes et non dégrossis. Si l'on a pu constater expérimentalement que la simple acquisition de connaissances pratiques — celles que requiert, par exemple, la formation d'un bon manœuvre — exige une ouverture préalable de l'esprit, à plus forte raison la possession d'un minimum de connaissances spirituelles exigera-t-elle un certain dégrossissement de l'esprit. La grâce suppose la nature, c'est là une vérité que nous oublions trop souvent.

Mais, reconnaissons-le, le danger, surtout en Afrique, n'est pas d'enseigner trop peu, c'est d'enseigner trop. L'expérience l'a surabondamment prouvé : un bagage intellectuel trop lourd désoriente le petit noir, lui fait mépriser ses congénères et dédaigner les humbles occupations agricoles ou artisanes des villages de la brousse. A la fin de ses études il n'aura qu'un désir : se rendre dans un centre extra-coutumier où il vivra d'expédients, à moins qu'il ne trouve — quel rêve ! — chez quelque blanc un emploi bureaucratique.

L'école indigène qui s'adresse à la masse n'atteint donc son vrai but que si elle n'éveille dans son auditoire d'autre ambition que celle de vivre plus confortablement, plus raisonnablement dans le cadre héréditaire. Elle doit se garder soigneusement d'inculquer aux jeunes noirs des aptitudes d'écrivain. Il serait, en effet, bien utopique de vouloir inculquer le goût

des travaux agricoles et des humbles occupations traditionnelles à des petits noirs farcis de français et d'analyse, capables de calculer la surface d'un triangle et autres opérations savantes.

Et puis surtout, l'enseignement, aux Colonies plus encore qu'ailleurs, doit se préoccuper d'éducation morale autant que d'instruction. Ce n'est pas par des succès de lecture ou d'écriture qu'on doit juger les résultats d'une école indigène. Or cette éducation morale, personne n'est mieux en mesure de la donner que les instituteurs formés par les missionnaires. « L'évangélisation, reconnaît Ryckmans, est le seul espoir des sociétés indigènes, car la faillite des vieilles coutumes entraînera la ruine de la race noire, si une loi morale échappant à toute discussion ne vient prendre leur place. »

Dès les premières années de leur installation au Kwango, les missionnaires jésuites s'efforcèrent de couvrir ce vaste territoire d'un réseau de petites écoles s'ouvrant à la masse des indigènes. Mais accaparés par d'autres soucis plus urgents, ils furent bien obligés, au début, de se contenter de résultats fort modestes. Ce n'est guère que depuis une douzaine d'années que les jésuites sont parvenus, grâce à un travail inlassable, à mettre sur pied et à développer au Kwango une organisation scolaire impeccable, souple et adaptée.

Trois catégories d'écoles accueillent la grande masse des enfants noirs : les petites écoles de la brousse, les écoles régionales des postes secondaires et enfin les grandes écoles des postes centraux.

Mon but serait, dans ces quelques pages, de permettre au

lecteur d'entrer en contact avec les réalités concrètes qui conditionnent l'existence et la vie de ces petites écoles à tous les degrés. Il sera ainsi mieux à même de saisir ce que peut dissimuler de persévérante ténacité une froide et banale statistique scolaire. Ce n'est pas en un jour que des petits sauvages, habitués à fôlatrer au gré de leurs caprices, se transforment en écoliers dociles et disciplinés !

Nos petites écoles de la brousse.

Dans nombre de villages, le chef est bien disposé envers le missionnaire. Il prend l'initiative de faire construire par ses sujets une école en pisé. Celle-ci terminée, il s'en va trouver le Père et sollicite la faveur d'avoir dans son village un catéchiste-instituteur.

Tous les chefs, malheureusement, ne sont pas aussi civilisés ! La construction d'un modeste local scolaire et le placement d'un catéchiste donnent souvent lieu à une palabre entre le missionnaire et le chef. Et l'on sait combien les indigènes s'entendent pour tirer une palabre en longueur ! Mais à force de patience et de savante diplomatie, le missionnaire parvient presque toujours, tôt ou tard, à ses fins. Il sait comment il faut s'y prendre pour désarmer les chefs nègres, faibles et vaniteux : « Tu n'es pas un chef civilisé puisque tu ne veux pas que tes enfants prennent de l'esprit !... Dans quelques années tu ne sauras où cacher ta honte à cause de l'ignorance de tes sujets... On se montrera ton village du doigt en disant : un repaire de sauvages ! ».

Enfin l'école est bâtie et un nombre suffisant d'enfants — autre palabre ! — se disent disposés à vouloir prendre de l'esprit et se font inscrire comme écoliers. Le missionnaire envoie alors un catéchiste-instituteur dont la bonne volonté est souvent plus grande que la science. Mais, à ce degré, la bonne volonté importe bien davantage !



Tous les matins, le catéchiste réunit écoliers et chrétiens pour la prière récitée en commun dans la petite chapelle. La prière achevée, nos petits écoliers s'en vont manger un morceau de pain de manioc près de leur maman. Puis, sur un appel du catéchiste, on entre en classe. Celle-ci débute par l'explication de quelques questions du petit catéchisme et la lecture d'un passage de la vie de Notre-Seigneur. Le catéchiste

se transforme alors en instituteur et enseigne successivement des éléments de lecture, d'écriture et de calcul. Des chants et des exercices de gymnastique interrompent fréquemment cet enseignement forcément un peu ardu pour de jeunes sauvages.

A ce premier degré, l'école indigène limite ses enseignements généraux à des notions tout usuelles. L'instituteur, s'il est pédagogue, s'efforce d'orienter cet enseignement dans le sens des conditions sociales et économiques du milieu, de l'acclimater de telle sorte qu'il dépayse le moins possible l'esprit des enfants. Le litre qu'il leur montrera ne sera pas le traditionnel récipient de la laitière de chez nous, mais la calahasse coutumière; le mètre consistera en un bout de liane de la forêt, et ainsi de suite...

Tout l'enseignement d'ailleurs se donne en langue indigène. J'ai entendu parfois des coloniaux le regretter et me citer en exemple la politique scolaire de l'Afrique Equatoriale française. D'après eux, le seul fait d'apprendre une langue européenne suffirait à ouvrir l'esprit des nègres. Une langue européenne possède, en effet, par opposition aux langues indigènes, certaines vertus spécifiques, notamment une puissance remarquable de logique et de clarté.

Il y a une grande part de vrai dans cette affirmation. Il ne faut pas perdre de vue cependant que les vertus d'une langue européenne exigent, pour s'exercer efficacement, une connaissance parfaite, intime, de cette langue. Or, la langue européenne, enseignée par la méthode directe — la seule qui soit possible avec des enfants — ne permet que l'expression d'ac-

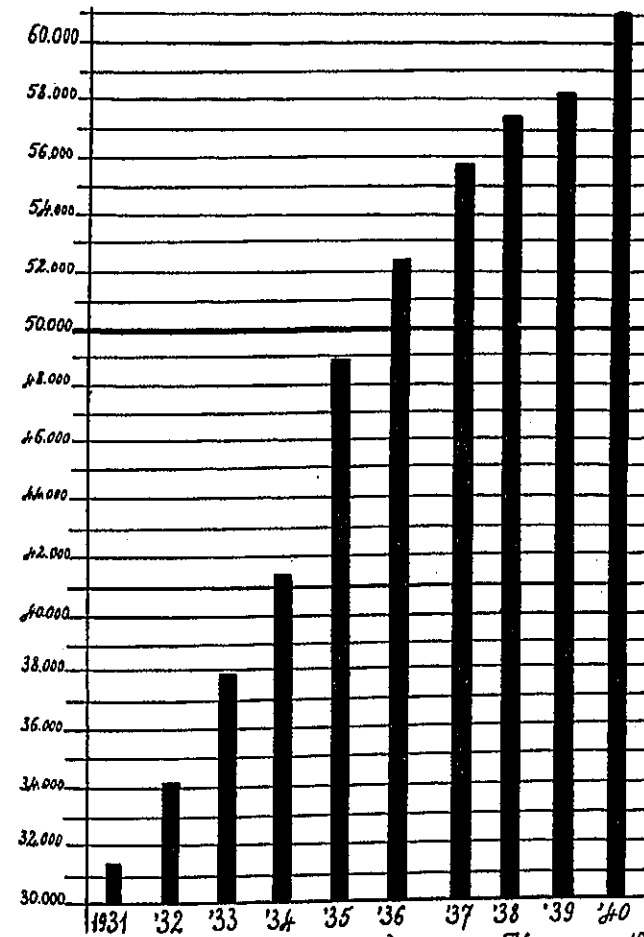
tions toutes physiques et la désignation d'objets matériels. Et puis, on a exagéré singulièrement la pauvreté des langues indigènes. A mesure qu'on les a mieux étudiées, elles sont apparues infiniment nuancées : « A voir la misère de leurs huttes, écrit Rijckmans, l'indigence de leur civilisation matérielle et de leur outillage économique, on serait tenté de croire que les primitifs doivent être très limités dans leurs moyens d'expression. Quelques sensations élémentaires — faim, chaud, souffrance, peur —; quelques idées très simples, très primitives, voilà tout ce qu'ils pourraient communiquer à leurs semblables. Il n'en est rien; et les langues bantoues sont au contraire incroyablement riches et subtiles. Le vocabulaire du pur sauvage parlant sa langue maternelle est beaucoup plus étendu que celui d'un paysan de chez nous et même d'un Européen de culture moyenne. Nos langues analytiques, outils de gens habitués à l'abstraction, permettent d'exprimer beaucoup d'idées avec peu de mots. Le primitif, lui, n'analyse pas une notion complexe. Il désigne chaque être par un mot, chaque geste par un verbe. Se lever quand on est assis ou se lever quand on était couché — geste différent, verbe différent... ».

Mais il y a plus. La plupart des notions morales sont représentées dans le vocabulaire indigène. On peut, en les prenant pour base, s'efforcer peu à peu de les purifier et de les élever. Tâche considérable, certes ! mais assurée d'un succès certain, tandis que nos expressions à nous « le devoir », « la conscience », etc., si riches pour nous du contexte presque indéfinissable de tant d'exemples et de leçons reçues depuis

notre plus jeune âge, ne seront pour le jeune noir que de simples étiquettes ne répondant à aucune de leurs conceptions.

Mais on aura beau s'adapter le mieux possible, en fait le rendement d'une école sera principalement conditionné par le dévouement de l'instituteur et, plus encore, par la bonne volonté des élèves. Malheureusement, l'irrégularité des présences constitue dans tout notre Kwango — dans tout le Congo, pourrais-je dire — une entrave sérieuse à la bonne marche de ces petites écoles de la brousse.

Les parents ne soutiennent d'aucune façon l'autorité du maître. Que leurs enfants aillent en classe ou n'y aillent pas, c'est bien là le dernier de leurs soucis ! Au contraire, maintes fois, au moment même où retentit l'appel pour entrer en classe, la mère enverra son gosse à la source lui remplir unealebasse d'eau. Si la mère laisse le gosse tranquille, son père lui proposera peut-être de l'accompagner en forêt. Si l'obstacle ne vient pas du père, restent encore l'oncle, la tante, le frère aîné et les autres qui ont quelque droit à se faire aider par le gamin. Lui, d'ailleurs, le tout premier, s'il est disposé à fréquenter parfois la classe, entend bien s'en rapporter à son caprice. Et puis, il y a le découragement qui guette un jour ou l'autre, tous nos petits écoliers. Ils s'étaient imaginés au début qu'ils apprendraient à lire en quelques semaines ! Après des mois, ils doivent bien constater que les progrès ont été misérablement lents. Alors, vous comprenez... un beau jour on trouve que l'école est vraiment fatigante et ennuyeuse, et comme on peut très bien vivre au village ne sachant ni lire ni écrire, on décide de ne plus mettre les pieds en classe.



Progress de l'enseignement scolaire au Kwango: 1931-1940.

Pauvre instituteur ! ce qu'il lui faudra d'inlassable patience pour persuader à son petit monde de poursuivre ses efforts.

Pendant la saison des pluies — d'octobre à mars — la moyenne des présences est assez satisfaisante. Les congés forcés des jours de pluie sont suffisamment nombreux (1). Nos écoliers sont moins tentés d'en ajouter de leur propre autorisation. C'est à peine, si l'une ou l'autre fois, l'annonce qu'un banc de sauterelles s'est posé dans un coin de la brousse fera désertier l'école. Vous comprenez bien ! on ne résiste pas pour si peu à la perspective de pouvoir remplir tout un panier de ces savoureuses bestioles qu'on mangera le soir après les avoir fait frire dans un peu d'huile de palme.

Mais il n'en va pas de même pendant la saison sèche. En nombre d'endroits, la régularité scolaire, satisfaisante jusqu'alors, baisse brusquement. Mais pensez donc ! c'est l'époque des feux de brousse. Comment voulez-vous aller sagement en classe quand vous entendez au loin le ronronnement du feu s'avancant à travers les hautes herbes jaunies, les coups de fusil et les cris de ceux qui, flèche tendue au bout de leur arc, attendent patiemment le gibier pourchassé par la flamme ! Vous sautez sur votre arc et vos flèches et vous vous hâtez vers la brousse en flammes dans l'espoir d'attraper au moins quelque gros rat ou quelque autre rongeur comestible. Chez nous, quand il gèle, il y a un congé spécial pour patiner ; chez les noirs, il devrait y avoir pareil congé à l'occasion des

(1) Une forte pluie abaisse brusquement la température de plusieurs degrés ; maintenir les enfants immobiles sur leurs bancs occasionnerait rapidement des pneumonies.

feux de brousse. Un seul inconvénient, mais assez sérieux : c'est assez fréquent et surtout plus régulier.

Le feu de brousse n'est pas la seule excuse que peuvent faire valoir nos écoliers pour se dispenser de la classe. En saison sèche, il fait bien froid le matin ; le petit noir, qui n'a pas de pull-over pour se protéger la poitrine, n'a qu'une chose à faire, s'il veut éviter une bronchite : se tenir frileusement près du feu en attendant que le soleil commence à chauffer. Mais, dès que celui-ci entre en action, je vous assure qu'il rattrape le temps perdu ; nos petits noirs qui grelottaient une heure auparavant, évitent à présent les rayons trop cuisants du soleil.

La classe, elle, a gardé quelque chose de la fraîcheur matinale et offre une délicieuse température. Nos petits écoliers y seront mieux que partout ailleurs ! Ne nous réjouissons pas trop vite. Bien souvent, à peine nos écoliers sont-ils entrés en classe, qu'un vent se lève, soufflant par à-coups. Il soulève en passant le sable qui couvre le sol du village, le fait tourbillonner et l'emporte avec lui dans les maisons, dans la classe, sur les bancs et jusque dans les livres et les cahiers de nos élèves.

A l'heure où ce vent commence à souffler, il n'y a déjà plus personne au village ; exception faite de quelques vieux, tout le monde est en forêt. Il y fait si frais ! et, quand on a soif, on y trouve du si bon vin de palme !

Avouez que dans ces conditions une régularité scolaire exemplaire serait presque anormale. En fait, comme nos petits

sauvageons ne sont pas des saints, celle-ci fait le désespoir du catéchiste, et encore bien davantage du missionnaire !

Pour remédier à ce mal, on a commencé depuis quelques années à multiplier les petits internats de brousse, appelés communément écoles régionales ou encore postes secondaires.

Ecoles régionales.

Ces écoles réunissent les écoliers d'une région délimitée ayant déjà subi dans la petite école de leur village respectif un premier dégrossissement. Les élèves sont internes — plus d'école buissonnière possible ! — mais rentrent dans leur village du samedi après-midi au lundi matin. Ils apportent avec eux leur nourriture pour la semaine. Les suppléments provenant des cultures faites en commun et du lopin de terre qu'ils ont à cultiver eux-mêmes, sont toujours fort appréciés. Ils ont ainsi tout avantage à ne pas paresser pendant le temps consacré aux travaux agricoles. L'intérêt personnel demeure, sous toutes les latitudes, le stimulant le plus efficace de toute activité sérieuse !

Ces écoles forment un poste missionnaire en miniature. A côté des bâtiments scolaires proprement dits, on y rencontre une vaste chapelle, des dortoirs, une maison pour le missionnaire de passage, les maisons des instituteurs, etc...

A la tête du poste se trouve un instituteur « mbuta », c'est-à-dire suffisamment âgé pour qu'on lui reconnaisse une véritable autorité. A côté de lui et travaillant sous ses ordres, on

place plusieurs instituteurs « nleke », plus jeunes, mais souvent plus instruits.

Aux matières fondamentales : lecture, écriture, calcul — prolongement des connaissances apprises au village — s'ajou-



tent à présent des notions d'hygiène, de géographie, d'agriculture. Ces notions ont une grande importance pour la formation d'esprit de nos noirs. Ceux-ci vivent, en effet, dans une ignorance extrême. Ils ne s'expliquent pas les phénomènes qui nous paraissent les plus simples. Ils ignorent tout de

L'origine des maladies, pourquoi elles s'acharnent sur les uns et épargnent les autres. Ils ne savent pas d'où viennent la pluie et le vent, et cette force brutale qu'est la foudre. Ils attribuent tous ces phénomènes à de mystérieuses forces hostiles en face desquelles ils sont, eux pauvres noirs, absolument sans défense. Seul le sorcier est capable de fournir les moyens d'empêcher les maléfices du « ndoki », du jeteur de sort qui a donné le branle à ces forces hostiles. Et si ses fétiches restent impuissants, du moins pourra-t-il désigner le coupable à la colère publique.

Une voix autorisée l'a dit fort justement : « Sur l'ignorance indigène, le sorcier doit naître comme les champignons sur une pourriture. On y croit parce qu'on a besoin d'y croire... On va vers lui comme un homme perdu dans les ténèbres marche vers la moindre lumière ».

On comprend, dès lors, sans peine, l'importance d'ancrer dans l'esprit de nos futurs chrétiens une notion exacte des principaux phénomènes de la nature. Ainsi éclairés, on peut espérer qu'une fois rentrés au village, ils seront plus à même de mépriser toutes les sottises qui courent si facilement dans le milieu païen ambiant.

Ces cours sont essentiellement vivants et concrets; ils s'insèrent au plus intime de la vie indigène. Bien donnés par un instituteur noir, un homme de leur race, qui connaît à fond leur mentalité et leur façon de penser si différente de la nôtre, ces petits cours, ou mieux ces véritables petites causeries, suscitent, chez nos écoliers, un vif intérêt.

Prenez par exemple le cours d'hygiène. Devant la maladie,

le noir, nous l'avons dit, est désemparé. Surtout quand elle s'acharne sur un clan ou sur une famille, il est capable de recourir aux pratiques magiques les plus absurdes et... parfois même les plus horribles. L'instituteur s'efforcera donc de donner à ses jeunes écoliers une notion concise mais suffisamment exacte des maladies les plus répandues dans la région : pneumonie, malaria, maladie du sommeil...

Cet enseignement est entremêlé de leçons pratiques prises sur le vif dans la vie indigène. Quand les habitants de Kikosi, par exemple, recherchent le ndoki qui a tué trois jeunes enfants en l'espace de quelques jours, l'instituteur expliquera à ses écoliers l'imprudence des mamans noires qui, pendant les froides matinées de saison sèche, ne couvrent pas leurs enfants, les exposant ainsi à attraper une pneumonie.

Inlassablement aussi, l'instituteur leur rappelle certaines précautions d'une utilité primordiale concernant l'eau potable, la nourriture, etc. Le noir boit n'importe quelle eau. L'instituteur montrera à ses jeunes écoliers les dangers d'une telle négligence, leur expliquera pourquoi ils doivent prendre leur eau potable de préférence à une source, comment ils doivent la puiser, quand ils sont forcés de se contenter de l'eau des rivières, non pas au bord des rives où l'eau est stagnante mais en plein courant.

Vous le constatez, il s'agit de tout autre chose que d'apprendre les différentes propriétés de l'eau : inodore, incolore... et autres notions, ennui des cours d'hygiène de notre enfance !

Ecoles des postes centraux.

Grouillantes, il y a une dizaine d'années à peine, d'une foule d'écoliers de tout âge et de toute capacité, ces écoles ne comptent plus guère à présent que les meilleurs élèves sortis des différents postes secondaires.



L'enseignement est semblable à celui donné dans les écoles régionales mais est davantage poussé. Guidés et suivis de près par les missionnaires, les instituteurs noirs obtiennent bien souvent des résultats vraiment surprenants.

Ces succès scolaires cependant ne comptent guère aux yeux des missionnaires à côté des résultats atteints dans le domaine de l'éducation morale. La formation chrétienne de nos jeunes écoliers rencontre, évidemment, à la Mission un milieu particulièrement favorable.

Chaque jour, le prêtre, présent au poste, leur expose un point de la doctrine chrétienne. Il veillera tout particulièrement à mettre sans cesse les enfants en contact avec Notre-Seigneur, Sa vie, Son enseignement. Peu à peu il leur inculque le sens et la gravité de leur vie terrestre.

Lentement, par les prières en commun, l'assistance à la messe, la célébration des fêtes, nos écoliers s'initient aux pratiques de la vie chrétienne et aux solennités du culte catholique. Par l'étude, le travail manuel, la soumission à une discipline qu'on s'efforce de rendre essentiellement formative, ils fortifient leur volonté et affermissent leur caractère. Baignant pour ainsi dire dans une atmosphère hautement spirituelle, ils finissent par acquérir une mentalité chrétienne qui les imprègne pour la vie.

Après deux années de séjour à la Mission, trois voies s'ouvrent devant nos élèves noirs.

Ceux qui rêvent d'une situation en vue : instituteur diplômé, infirmier, clerc ou moniteur agricole... sont envoyés aux écoles spéciales de Kikwit et de Leverville.

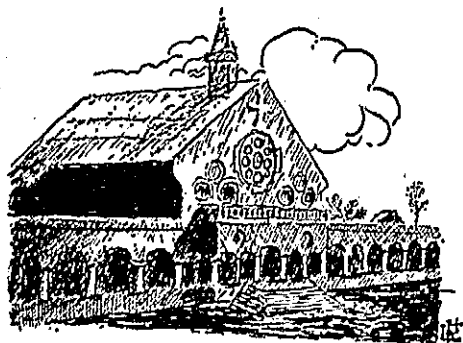
Quelques-uns, chaque année, disent avoir rencontré sur le chemin de leur pauvre vie d'enfant de la brousse Celui qu'on reconnaît entre tous. Et le missionnaire « broussard », qui accueille ces confidences avec une émotion poignante, les dirige vers le séminaire ou le Kifrère de Kinzambi.

Enfin, parmi les autres, les mieux doués, tant au point de vue de l'esprit que du caractère, poursuivront encore leurs études durant quelques mois à la Mission même dans le but

d'acquérir une formation pédagogique et de devenir d'excellents catéchistes-instituteurs.

On a pu parfois hésiter, se demander avec inquiétude si les missionnaires n'avaient pas eu tort de consacrer, comme ils l'ont fait, tant d'argent et tant de temps à créer et à maintenir une aussi vaste organisation scolaire. On a eu tort. Celui qui en a palpé de près les résultats ne peut plus mettre en doute le bien-fondé de cette méthode d'apostolat si riche et si humaine.

Pour ma part, j'ai vu trop de visages noirs perdre peu à peu la grossièreté héréditaire de leurs traits, s'affiner progressivement et s'éclairer enfin d'une lueur où l'esprit avait mis son reflet, pour ne pas avoir l'intime conviction que nos petites écoles indigènes étaient vraiment en train de modifier profondément le Kwango.



VII

UN CENTRE SPIRITUEL : KINZAMBI

« Tout ce plateau doit être débroussé, car je veux y bâtir mon petit séminaire », a décidé Mgr Van Héc.

Aussitôt le Frère Fouss, l'ardennais trapu et décidé, à la fois mécanicien, charron, charpentier, briquetier, maçon, entrepreneur, architecte, éleveur, que sais-je encore, débarque sur la rive gauche du Kwilu. Une équipe d'ouvriers formés par lui l'accompagne. Une autre à former est recrutée sur place. Sur la hauteur, en vitesse, un chimbeck de pisé est édifié. Il servira de demeure provisoire au bâtisseur ainsi qu'à l'aumônier du chantier et du petit catéchuménat qu'on y a annexé. A ce poste, se succéderont les Pères de Beaucorps et Brielman.

Deux routes pour camions sont piquetées, creusées à flanc de coteau, nivelées. Elles permettront d'amener à pied d'œuvre les briques cuites en contre-bas, le sable pris par pleines barges aux bancs de la rivière où dormaient, hier encore, crocos et hippos. Quant aux fers à béton, tôles, chevrons, poutres et ciment, une baleinière, remorquée à la montée par le bateau des H. C. B., les amène presque chaque jour à la rive.

En moins de vingt mois, une quinzaine de pavillons étaient édifiés et sous toit. Neuf autres seront construits au cours des années suivantes.

Ce fut une immense acclamation, accompagnée de battements de mains et de pieds et de pirouettes drôlatiques de la part des plus jeunes quand, en juillet 1937, le Père Le Cocq, le nouveau Supérieur de Kikwit, vint annoncer à ses séminaristes et aspirants Frères qu'en septembre ils ne devraient plus revenir s'entasser dans les trois petits bâtiments du « séminaire » de Kikwit.

En septembre, le Père Guffens les recevait à Kinzambi.

L'installation des débuts fut quelque peu épique. Au dortoir, pas de portes ni de fenêtres. Des palmes entrelacées masquèrent les trous. Mais à chaque tornade, et la saison des pluies commençait, le vent s'amusait à les envoyer chatouiller le nez des dormeurs, tandis que dame pluie, avec l'indiscrétion qui la caractérise en pays chauds, inondait tout. Heureusement les lits étaient surélevés; c'étaient de simples sommiers anglais, supportés par des pieds en fer. Là-dessus une mince natte de roseaux. Enroulés dans leur couverture,

nos séminaristes se moquaient pas mal des moustiques — rares d'ailleurs — ou des roulements de tonnerre.

En classe, ils étaient 29 autour de 2 tables de deux mètres chacune, serrés comme des sardines... et le professeur n'avait qu'une chaise.

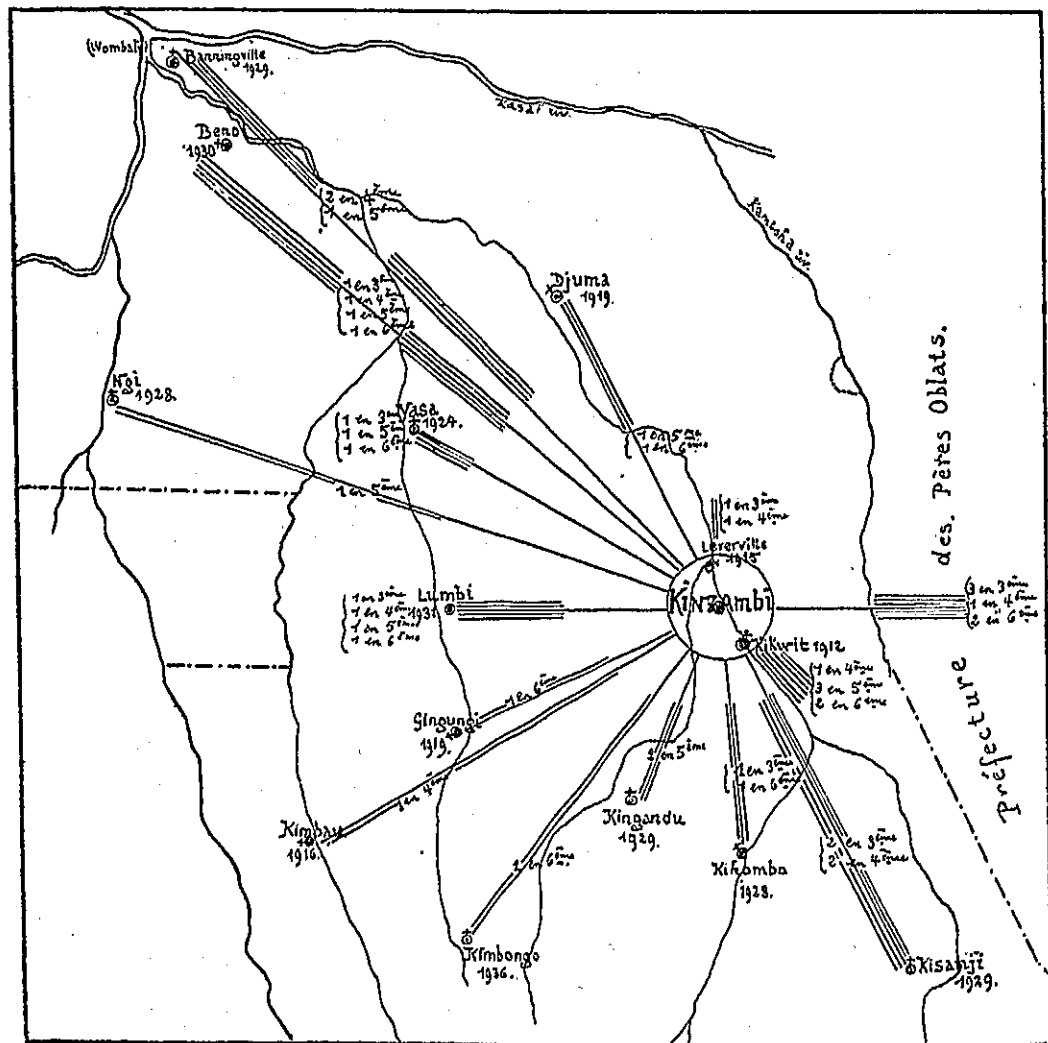
Heureusement les trous béants des murs se virent rapidement garnis de solides volets de bois, tandis qu'en classe des bancs monoplaces portaient un coup fatal à la manie innocente de couler, les jours de dictée ou de concours, un regard indiscret sur la copie de son voisin.

Le cadre physique.

C'est sur un large plateau, dominant la radieuse vallée du Kwilu, que se dressent les « villages » respectifs des Frères Joséphites du Kwango, des petits et des grands latinistes. Une étude a été transformée en chapelle pour le bon Dieu; une classe, une future cuisine et même un garage abritent la communauté des Pères et le Supérieur Régulier.

Seul Monseigneur est définitivement installé dans un modeste palais épiscopal.

La proximité du fleuve, où les enfants vont chaque jour se baigner, la fertilité du sol, la facilité des communications par eau et par terre avec les deux centres, Kikwit et Leverville, tout cela fait de Kinzambi une situation privilégiée. Quoi d'étonnant à ce que d'emblée, S. E. Mgr Van Schingen et le Supérieur Régulier l'aient choisi comme point de départ de leurs randonnées apostoliques autant que comme résidence.



L'avenir, aux dires de Monseigneur, verra encore de plus grandes œuvres s'établir à Kinzambi. Vraiment, ce nom était providentiel !

C'est Kinzambi qui accueillit, et avec quelle vénération, les restes du grand chef, ceux du Père Van Henxthoven, enterré d'abord à Wombali. Deux kamba, chênes du Congo, protègent de leur pied gigantesque le modeste monument qui contient sa dépouille ainsi que celle de ses compagnons, morts dans ce premier poste désaffecté aujourd'hui. Ferventes sont les prières des enfants qui, en partant pour la forêt, s'arrêtent soudain silencieux et graves. Leur grand bienfaiteur est un peu sous cette dalle de ciment, que domine une grande croix. Ils le supplient d'obtenir pour eux la même ardeur conquérante, la même foi en la Providence, qui le guidaient durant sa vie mortelle.

De larges allées ont été immédiatement tracées. On les a bordées d'orangers, de cocotiers, de manguiers. Dans quatre ans, l'ombre commencera à tempérer la réverbération du soleil sur la terre nue. Car pour le moment pas un pouce d'ombre dans les six à sept hectares débroussés entre les bâtiments. Pas de fruits non plus, n'étaient les bananes et les papaies qui, moins d'un an après la fondation, commençaient à paraître comme hors-d'œuvre de la boulette de luku (manioc cuit et formant une pâte consistante).

De vastes plaines de jeux sont déjà aménagées par les séminaristes et les Frères indigènes et le foot-ball a libre parcours sur les quatre terrains déjà nivelés.

Chaque jour voit reculer les bornes de la brousse arborée qui

enserre les bâtiments. Le trop modeste cimetière, ouvert dans le taillis, au bout d'une allée de quatre cents mètres de longueur, marque les bornes où s'arrêteront les coups joyeux des sabres d'abattis et des houes que manient, en chantant, les petits séminaristes du Kwango en leurs heures de travaux manuels.

Les premiers Frères indigènes sont surtout orientés vers l'enseignement primaire. Certains d'entre eux montrent un vif attrait pour le jardinage et le petit élevage. Les cours théoriques d'agriculture, prévus au programme, sont immédiatement mis en pratique. Sans avoir aucune notion de chimie, ils savent très bien l'effet salutaire de certains sous-produits de la vache sur le rendement de leur potager. Un chou phénomène, poussé dans le jardin d'essai de leur école en herbe, fit le tour de tous les Pères du Séminaire et Monseigneur lui-même dut payer son tribut d'admiration et féliciter les heureux maraîchers.

Quelques heures avec nos séminaristes.

Vivons avec eux une de leurs journées !

Cinq heures du matin. Il fait encore nuit. Un Père, en hécane, fait le tour des trois dortoirs pour éveiller son monde. Trois Ave au saut du lit, récités à tue-tête, pour réveiller les derniers dormeurs; une toilette de cinq minutes au lavoir commun, tête, mains et pieds et non point l'ordre inverse; cinq minutes pour laborieusement peigner la tignasse crépue et pour laver avec un morceau de rotin, machonné à l'un

des bouts, les dents blanches à souhait... et la longue file des séminaristes s'engouffre dans la chapelle, qu'éclaire à peine la première lueur de l'aurore. On s'agenouille sur un petit coussin à même le ciment. Il n'est évidemment pas question de bancs ni de chaises dans nos églises du Congo; cela ferait perdre trop de place.



La méditation est dirigée par le Père Supérieur du Séminaire avec une variété inépuisable de sujets et d'applications pratiques, vécues. La messe dialoguée suit aussitôt. Dans le même religieux silence du lever, la théorie des enfants repart au dortoir. Plier la couverture sur la natte retournée est fait en un tour de mains. Enfin les langues peuvent se délier et c'est au milieu de caquetages assourdissants que s'ingurgite — à la fourchette et au couteau, s'entend — la brûlante boulette de manioc, assaisonnée d'une cuillerée d'épinards indigènes. Le manioc constitue leur nourriture de base. Ajoutez-y à midi un morceau de poisson fumé, cuit à l'huile de

de palme et, quand la saison est là, un juteux ananas ou une farineuse banane et vous aurez leur menu de tous les jours que Dieu fait.

J'allais oublier la soupe du dimanche et le plat de riz au sucre qui leur font commettre de légers péchés de gourmandise... une fois la semaine.

A 7 h. 10, un coup de sifflet : silence absolu ! on gagne l'étude. Vingt minutes plus tard, les cours commencent. A part un quart d'heure de gymnastique et autant de récréation, toute la matinée est mangée par les cours de latin, de français, de mathématiques, de géographie.

Un quart d'heure d'examen de conscience à la chapelle et avec l'angelus de midi sonnent enfin deux heures de bonne détente. Malgré la Faculté, sitôt le diner ingurgité, on dégringole au Kwilu pour se livrer à de joyeuses ablutions en plein courant. Messieurs les Crocos ne sont pas invités. D'ailleurs, y en a-t-il encore ? C'est l'heure aussi des lessives à grandes tapes sur quelque vieux tronc d'arbre à demi-immergé.

Deux heures. C'est le temps du chapelet que chacun récite en déambulant gravement par les allées sans ombre.

Puis ce sont les devoirs et, quand la chaleur commence à tomber, le travail manuel. Ici se dédommagent les actifs que les heures d'étude ont comprimés, si pas humiliés.

Lorsque le ciel commence à se teinter d'ombres, la classe reprend durant une heure.

Au crépuscule, une bonne récréation détend les esprits avant l'étude.

Trop vite à leur gré — cette heure vespérale a un charme

secret après la chaleur torride du Congo — le gros moteur à mazout lance la dynamo. Aux poteaux électriques, aux pignons des bâtiments, clignotte, puis se fige la lueur des ampoules. La cloche sonne, impérieuse. C'est la grande étude du soir dans la nuit qui, rapidement, se fait opaque.

Répétition des cours de la journée, leçons à apprendre font oublier le temps qui fuit, font taire la chanson enivrante des grillons dans les pelouses.

La cloche parle enfin. Elle annonce à ces petits broussards d'hier qu'ils doivent fermer leur grammaire et leur liste de temps primitifs.

Et la veillée après le souper est apaisante : tous ensemble autour d'un bon feu sous le ciel étoilé. C'est l'heure des fables et des vieux récits que de génération en génération leurs pères se sont transmis et qu'ils ne méprisent pas de faire revivre à leur tour à la lueur dansante des flammes.

A huit heures, couvre-feu ! Les complices sont palmodiées dans la chapelle. Après bénédiction du Supérieur, ils gagnent en silence leur dortoir. Quelques minutes... et, enroulés dans leur couverture, ils commencent les beaux rêves auxquels ils attachent autant d'importance que les patriarches de l'Ancien Testament et qu'ils raconteront demain, au déjeuner, avec quelques enjolivements !

Leur formation.

Il serait fastidieux d'aligner ici par le menu le programme de leurs études.

S'ils montrent, en général, moins d'aptitude aux mathématiques — on ne craint pas cependant de leur faire aborder l'algèbre et la géométrie —, ils peuvent, je crois, soutenir avec honneur la comparaison avec nos collégiens blancs au point de vue latin.



N'ont-ils pas représenté sur la scène, dans la langue de César, les grands épisodes du combat de la Sambre et de la reddition d'Alésia. La seconde latine ne se préparait-elle pas, dès avril 1940, à faire revivre, avec des orateurs en toge, les éclats cicéroniens pour ou contre Milon.

Le français remplace le grec, et, dès la troisième, ils arri-

vent à écrire deux ou trois pages de dissertation sans trop de fautes.

Pour rompre leur horizon et leur inculquer, — ils sont tous persuadés au début du contraire — que le Kwango n'est pas l'Afrique, ni la Belgique l'Europe; on insiste particulièrement sur la géographie.

Certaines notions élémentaires d'anatomie et de biologie viennent fort à propos balayer de leurs esprits les dernières bribes de superstition apportées du paganisme (1).

L'intellectualisme a son rôle dans cette épuration de l'esprit. Mais le point sur lequel nos séminaristes dameraient le pion à nos collégiens, c'est celui des connaissances religieuses.

Sortis du paganisme à la force des poignets, baptisés en pleine croissance, ils ont vraiment le sens de l'Eglise et s'intéressent puissamment à ses enseignements. Ils ont encore l'avidité des convertis. Ils en auraient aussi les pénibles étonnements et les scandales faciles au contact d'une moindre ferveur.

Au Séminaire et au Kiffrère les vertus chrétiennes les plus délicates sont à l'honneur : humilité, charité, dévouement...

Pourtant ils ont des défauts. Bien sûr !... et le principal est peut-être cette maigre confiance en eux-mêmes, ce sentiment profond de leur infériorité, qui les poursuit jusque dans leur évolution. Ce défaut non déraciné pourrait plus tard leur être une excuse pour une apathie, un manque d'initiative, une

(1) Sur les 73 enfants que comptait Kinzambi en fin d'année scolaire 1939, cinq seulement étaient nés de parents chrétiens.

timidité devant l'action extrêmement dommageable dans ces pays où l' « Action » seule peut réaliser des œuvres grandes.

Ils ont gardé du complexe du primitif, fait à la fois d'un orgueil insensé et d'une crainte fétichiste du blanc, demi-dieu, le sentiment que jamais ils ne pourront monter aussi haut que les Européens.

Une cérémonie telle que celle de l'ordination de François Ngara, d'Eloi Musongi et de Léon Nkama, le 31 décembre 1938, leur a ouvert les yeux.

Une première messe.

Au milieu d'enfants de chœur dont les orteils s'impriment dans le sable humide, un jeune prêtre s'avance.

Sa face peut être noire, ses lèvres grosses; une beauté surnaturelle transparait de tout son extérieur. C'est François Ngara, ordonné hier à Kikwit, qui va célébrer sa première messe à Kinzambi.

Les séminaristes, les Frères noirs sont là devant l'autel, leurs visages tendus en une muette attente.

La Messe commence... « Hoc... est... Corpus... Meum... ».

Pour la première fois des lèvres de cet enfant du Kwango, les paroles sacrées tombent sur la blanche hostie que soutiennent, tremblantes, deux mains noires... Et Dieu obéit.

Des petites figures de séminaristes se sont relevées... Un éclair passe dans leurs yeux profonds.

Oui ce frère, ce « mpangi », sorti des mêmes brousses, des mêmes vallées qu'eux, n'a pas moins de pouvoir que les prêtres blancs. Il commande à Dieu et Dieu, dans son infinie et libre condescendance, lui obéit.

L'Eglise qui est venu les chercher au fond, tout au fond de leur paganisme pourra compter sur eux... Ils ont compris.



VIII

PENCHES SUR LES CORPS...

Quand on ne conçoit comme but de la Mission que le salut des âmes, il peut sembler assez secondaire de soigner les corps. Tout au plus y verra-t-on un moyen de désarmer l'hostilité des indigènes, de gagner leur sympathie et de s'ouvrir ainsi un accès vers un apostolat plus direct. Mais si, au contraire, comme l'a montré le Père Charles, l'objet spécifique et propre de la Mission est la plantation de l'Église dans les pays où elle n'est pas encore installée et constituée, les problèmes de la santé du groupe chrétien tout entier deviennent des problèmes missionnaires d'importance immédiate.

Un individu chétif et malingre peut fort bien se sauver.

On peut se sanctifier dans la maladie. Le désintéressement envers tout ce qui concerne les soins à donner au corps semblait à saint Bernard, dans sa fameuse lettre à Fastrade, la condition indispensable de la perfection monastique. Pour lui, il fallait choisir entre la sainteté et la jouissance d'une bonne santé ! Et de fait, bien des ascètes chrétiens, à force de maltraiter celui que saint François appelait gracieusement « Mon frère l'Âne », ont ruiné leur santé. Cela ne les a pas empêché de parvenir à un très haut degré de perfection.

Mais il est bien évident qu'on ne peut pas établir une église solide et saine chez un peuple affamé et malade. Toutes les réalisations missionnaires doivent s'appuyer sur cet élément de base : une population vigoureuse et prolifique. La constitution d'un clergé indigène, pour ne prendre qu'un exemple, avec la longue formation qu'elle exige, requiert chez les aspirants au sacerdoce une constitution robuste.

Dès le début de leur installation au Kwango, les missionnaires-jésuites comprirent l'urgente nécessité de se pencher sur les corps, s'ils voulaient donner à leur apostolat une base solide. Ils se mirent à développer les cultures, à introduire petit et gros bétail, à ouvrir des dispensaires, à utiliser au profit des indigènes leurs connaissances en médecine tropicale.

Ils avaient si bien compris qu'ils n'étaient pas venus avant tout pour baptiser des âmes, mais pour planter l'Église et former au Kwango une chrétienté florissante, qu'au moment où se déchaîna la maladie du sommeil, cette terrible « mangeuse d'hommes », toutes leurs lettres reflètent presque à

chaque ligne leurs angoisses. Les mourants acceptent l'aide des missionnaires; les baptêmes « in articulo mortis » se multiplient à un rythme sans cesse accéléré. Mais, quand au cours de leurs tournées, les missionnaires constatent que les villages se dépeuplent et deviennent peu à peu déserts, une douleur immense les étreint. Certains même, les plus clairvoyants peut-être, sont bien près de se laisser abattre. Tous ont l'impression terrible que si l'on envoie pas immédiatement des médecins au Kwango, leur œuvre sera irrémédiablement compromise. On n'évangélise pas des cimetières !

Il faut absolument agir ! Les missionnaires ne se contentent pas d'alerter le Gouvernement par leurs cris d'alarme. Eux-mêmes se mettent en campagne contre le mal qui décime leurs ouailles. Ceux qui ont lu, jadis, les carnets de route du Père Yvan de Pierpont, se rappelleront sans doute les interminables séances au cours desquelles ce « broussard héroïque » examinait, avec une patience inlassable, de longues files d'indigènes et administrait le remède sauveur à ceux qu'il avait dépistés comme étant porteurs du germe funeste.

Enfin, du renfort arriva. Le Gouvernement alerté à plusieurs reprises par les missionnaires, se décida à agir et créa une Mission médicale à personnel nombreux et à pouvoirs dictatoriaux, qui, sous la direction du Docteur Schwetz, entreprit une lutte énergique contre le fléau. Tous les villages furent visités par des médecins ou agents médicaux et tous les malades suspects, injectés. Le fléau put ainsi être rapidement endigué. Les missionnaires commencèrent à respirer librement. Leur œuvre était sauvée ! Débarrassés de ce grave

souci, ils purent tourner leurs efforts vers d'autres tâches qui réclamaient impérieusement leur attention, notamment l'organisation scolaire et la formation d'un clergé indigène.

Le soin des malades ne fut cependant pas abandonné par la Mission. Depuis plusieurs années déjà, des congrégations de religieuses étaient venues aider les jésuites dans leur apostolat. Elles ouvrirent bientôt des dispensaires. Bien vite, les indigènes apprirent à connaître la route de « la maison des remèdes ». Un coup d'œil sur les statistiques est bien éloquent à ce sujet. C'est ainsi que le dispensaire de Yasa compte une moyenne journalière de 123 consultations, celui de Kikombo 144, et ainsi de suite... Les malades les plus atteints sont hospitalisés à la Mission. Les statistiques, ici encore, témoignent d'une belle activité : le dispensaire de Lumbi atteint une moyenne journalière d'hospitalisation de 33 malades, celui de Leverville 22, celui de Ngi 16...

Consultation des nourrissons.

Mais l'œuvre la plus importante au point de vue médical est, sans nul doute, la consultation des nourrissons.

Ces consultations ont été organisées pour remédier à la mortalité infantile beaucoup trop élevée. En moyenne de 9,65 %, elle atteint, dans certaines circonstances particulièrement défavorables, jusque 33 %, c'est-à-dire que dans ce cas un enfant sur trois meurt avant l'âge d'un an. Contrairement à ce que l'on pourrait supposer, cette mortalité n'est pas due à une

fragilité particulière de l'enfant indigène, mais bien aux pratiques absurdes et nuisibles — tel le gavage précoce — qui entourent son jeune âge. Au contraire, le seul fait qu'un nombre relativement élevé de nourrissons parviennent à y résister dénote la robustesse de leur constitution.



Le but des consultations est donc avant tout éducatif. Le dimanche matin, après la grand'messe, les mamans noires portant leur enfant sur la hanche se réunissent devant le dispensaire. La Sœur infirmière s'efforce, dans une causerie suggestive, de leur inculquer des notions plus rationnelles de puériculture.

Sans doute, remanier de fond en comble des conceptions

aussi profondément enracinées n'est pas une œuvre commode, mais la répétition et l'exemple sont des arguments puissants. Les Sœurs sont d'une patience à toute épreuve et ne se laissent jamais décourager ! Les résultats qu'elles ont déjà obtenus permettent de bien augurer de l'avenir.

Après la causerie vient la pesée. Celle-ci permet de suivre la courbe du poids et de parer immédiatement aux causes qui en auraient provoqué la chute ou l'arrêt. Il faut voir la fierté des mamans indigènes dont les enfants accusent un poids impressionnant !

Puis se déroule un épisode vraiment comique : l'enseignement pratique de l'art de laver un nourrisson. Sous l'œil attentif des Sœurs, vingt nègresses, rangées devant vingt bassins, savonnent avec une énergie farouche vingt négrillons qui hurlent ou qui rient !

Dans les régions où la malaria fait ses ravages, on distribue de la quinine. Ailleurs celle-ci est administrée aux seuls enfants malariens.

Enfin, pour remédier à la trop grande fréquence des affections broncho-pulmonaires provoquées par les bains froids et l'exposition aux intempéries du petit organisme laissé sans protection, les Sœurs distribuent périodiquement de petits vêtements. Cadeaux assurément très appréciés, mais qui n'atteignent pas toujours leurs destinataires. Les mamans se disent sans doute que leurs enfants peuvent bien souffrir ce qu'elles ont eu à supporter elles-mêmes ! Et, comme elles sont ingénieuses, les petites robes décousues servent à faire un joli fichu dont elles orneront leur tête ou leurs épaules.

L'alimentation des indigènes.

L'année 1936 a marqué une date, au point de vue médical, pour le Kwango. Le Foréami (Fonds Reine Elisabeth pour l'assistance médicale aux indigènes du Congo Belge), fort de l'expérience acquise dans le Bas-Congo, commença au Kwango son travail méthodique d'assainissement. Le but de Foréami



est large : « Entreprendre au Congo Belge une mission curative et prophylactique intensive, afin d'y combattre les endémies et épidémies et y promouvoir les œuvres sociales en vue du développement de la race, tant qualitatif que quantitatif ». C'est en s'appuyant sur l'organisation déjà existante dans les Missions que Foréami a pu, en quelques années, atteindre au Kwango ses principaux objectifs.

Quand on parcourt les rapports annuels que Foréami a

publié sur son activité au Kwango, on constate immédiatement que la question qui domine tout dans cette partie de notre Colonie est celle de l'alimentation indigène nettement déficitaire. La natalité n'est pas faible, mais la mortalité est excessive. Il suffit de comparer le taux d'accroissement de la population entre le Bas-Congo (20,70 pour mille) avec celui du Kwango (5,54 pour mille) pour conclure à l'existence d'un facteur inquiétant. Sous-alimenté en qualité et en quantité, le noir du Kwango succombe trop facilement à la première attaque un peu sérieuse de la maladie.

Cette question de l'alimentation indigène semble bien liée, au Kwango, à la nature même du sol extrêmement pauvre en phosphore. La sécheresse et l'évaporation sont causes de la formation, sur les plateaux séparant les vallées, de sols latéritiques, véritables sols squelettiques. Dans les nombreuses vallées du Kwango la terre est fertile mais nourrit de riches palmeraies. Par ailleurs, les indigènes ne pratiquent qu'une agriculture rudimentaire basée sur l'incendie : les cendres donnent une légère fumure; après une ou deux récoltes, le terrain est épuisé. Il lui faudra des années avant de retrouver quelque fertilité.

La plupart des indigènes du Kwango ne mangent donc pas une quantité suffisante de nourriture. Par ailleurs, cette nourriture trop peu abondante est encore par-dessus le marché très pauvre. L'aliment de base dans la nourriture indigène est le manioc. Broyé, il donne une espèce de farine qui équivaut à celle de pommes de terre. Or celle-ci, comme on le sait, n'est pas azotée. Il faut donc introduire dans le menu indi-

gène un élément qui soit source d'azote : maïs, viande, poissons, haricots.

Pour arriver à ce que le noir se nourrisse plus rationnellement, les Missions et l'État ont entrepris depuis quelques années une vaste œuvre de collaboration. Les missionnaires forment, dans leurs écoles spécialisées, des moniteurs agricoles; ils publient dans le petit journal rédigé par leurs soins en langue indigène des articles qui s'efforcent de montrer aux noirs les améliorations à apporter aux cultures ancestrales; enfin, au cours de ses tournées de village en village, le missionnaire appuie de son autorité morale les directives gouvernementales. Mais tout cela ne peut suffire. On l'a dit fort justement : « Pour arriver à ce que le noir s'applique sans contrainte à une culture autre que les cultures ancestrales, il faut au moins vingt-cinq ans de contrainte sous forme d'imposition contrôlée ». On en peut dire autant quand il s'agit d'amener le noir à améliorer ses procédés de culture. En conséquence, le Gouvernement a envoyé dans tout le Kwango un certain nombre d'agents agricoles munis des pouvoirs nécessaires pour surveiller, étendre et améliorer les cultures indigènes.

Par cette double voie, de la contrainte et de la persuasion, on peut espérer atteindre, à la longue, un résultat durable et jeter au Kwango les bases d'une population saine et vigoureuse.

Mais, quand il s'agit de l'alimentation d'une population indigène, il faut se mettre en garde contre des conceptions soi-disant scientifiques. La vitalité n'a jamais été un produit

de laboratoire. La santé n'est pas exclusivement fonction d'une formule scientifique satisfaisante mais elle dépend d'une certaine joie de vivre, à laquelle la fantaisie, l'exception, le goût du moment contribuent comme des facteurs essentiels. Vous savez aussi bien que moi comment agit sur la psychologie moyenne des hommes la seule idée d'une ration minimum. Savoir qu'on est rationné, c'est déjà craindre le manque de nourriture et c'est déjà avoir faim !...

Et cela me rappelle les propos judicieux d'un médecin qui faisait l'inspection médicale d'une populeuse école d'un de nos postes missionnaires.

— Mon Père, interrogea-t-il brusquement, pourriez-vous me dire ce que vous donnez à tous ces enfants comme nourriture...

— 800 grammes de pain de manioc, un morceau de viande quand c'est possible, ou un peu de maïs ou de haricots. De plus ils reçoivent presque chaque jour l'un ou l'autre fruit : bananes, mangues, etc... A cela il faudrait encore ajouter...

Voyant que j'hésitais, il m'encouragea d'un bon sourire narquois.

— Je crois deviner ce que vous allez me dire !

— De midi à deux heures nos enfants vont dans la forêt, que vous voyez là toute proche, et ils en ramènent toujours quelque « extra » pour leur repas : champignons, chenilles, sauterelles, rats de forêts... que sais-je !

— Eh bien ! mon Père, il est sans doute difficile de signaler ces singuliers « extras », comme vous les appelez, dans un rapport officiel, mais, croyez-moi, pour la santé générale de vos écoliers ils ont autant d'importance que les rations les



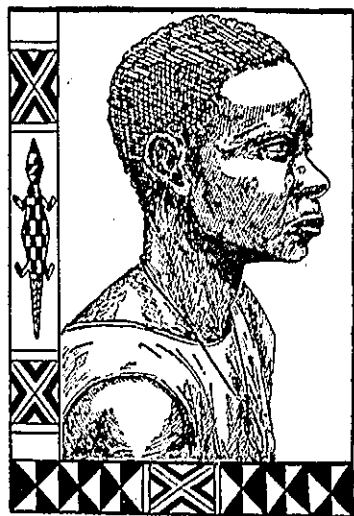




plus scientifiquement contrôlées. J'ai toujours gardé vivant le souvenir d'un de nos meilleurs professeurs d'université qui aux examens déconcertait infailliblement les récipiendaires en train de lui débobiner de mémoire quelque pseudo-théorie scientifique. Il les interrompait en hurlant : « Je vous abandonne toutes vos théories... Donnez-moi un fait, un seul... et je vous laisse aller ! ». Et je crois qu'il n'avait pas tort... La formule alimentaire d'un coolie chinois ou d'un ouvrier japonais est un défi à toutes les doctrines, mais à l'épreuve, depuis des siècles, elle se révèle fort bien adaptée, et il n'est pas sûr du tout — mais pas du tout — qu'en essayant de la corriger on l'améliore.

Nous devons certainement faire un effort pour que nos indigènes du Kwango se nourrissent mieux et davantage, mais il ne faut rien précipiter et surtout ne pas croire que tout sera sauvé quand on aura décrété une ration-minimum ! L'homme ne vit pas seulement de pain ! « Qu'on augmente sa ration, écrivait notre Gouverneur Général dans son beau livre *Dominer pour servir*, quand on ne peut pas lui donner de la joie; mais lui donner de la joie vaudrait mieux. »

Et c'est pourquoi, mon Père, même au simple titre de médecin, je dis à tous les indigènes de la brousse : « Voulez-vous que vos enfants soient bien portants... envoyez-les à la Mission, car ils y seront heureux ». J'ai toujours été frappé, en effet, par les visages épanouis et rieurs de vos jeunes écoliers.



IX

ART NEGRE AU KWANGO

— Pour le Musée ethnographique de la Mission du Kwango, s'il vous plaît ?

Le portier, en train d'épousseter soigneusement les quelques meubles de sa loge, me jette un regard étonné : « Prenez le petit escalier à droite. Suivez-le jusqu'au troisième étage... Vous vous trouverez en face d'une porte vitrée. C'est là. L'escalier, au début, est un peu raide... ».

Cette dernière indication se trouve tout aussitôt vérifiée : j'ai devant moi un escalier presque à pic. Je me hisse péniblement jusqu'à un palier où je me perds dans un labyrinthe de corridors et d'escaliers. Heureusement, un brave Père me remet sur le bon chemin et prend même la peine de m'accom-

pagner jusqu'à la fameuse porte vitrée où il s'esquive en me disant avec un sourire : « Je vous laisse entrer seul; vous comprenez, j'ai toujours un peu peur que toutes ces statuettes et tous ces masques n'aient gardé de leurs anciens possesseurs quelques hôtes désagréables ! ».

Un petit coup à la porte et j'entre. J'ai devant moi une longue salle garnie de vitrines et d'étagères presque entièrement dégarnies. Au milieu d'un ramassis de petites statuettes qu'il est en train de loger soigneusement dans une malle en fer, un missionnaire à longue barbe : le conservateur du musée.

— Mon Père, excusez-moi de vous déranger. Mais voici : je suis en train de composer une petite brochure sur la Mission du Kwango. On m'a dit que je devais absolument faire le tour de son musée.

— Vous tombez bien mal ! La crainte d'un bombardement pendant la guerre nous a fait imiter l'exemple de bien des musées. Nous avons voulu mettre en sûreté les plus belles pièces de nos collections. Vous le constatez : il ne reste plus grand'chose sur nos étagères et dans nos vitrines. Mais que voulez-vous ! dans un musée ethnologique la moindre pièce présente souvent un immense intérêt.

— Je comprends maintenant l'ahurissement du portier quand je lui ai demandé de m'indiquer votre musée !

— Il s'est peut-être demandé s'il ne devait pas diriger vos pas vers les caves plutôt que vers ce troisième étage !

— Ma curiosité est, évidemment, un peu dépitée. Je m'étais fait une joie de pouvoir contempler bien à l'aise les plus

belles pièces de vos collections. Mais, je ne puis vous en vouloir d'avoir été prudents. J'ai eu l'occasion, naguère, de visiter l'exposition que votre musée a organisée dans les salles de l'Aucam. Je me rappelle surtout une splendide collection de masques et de statuettes. Quand on possède des pièces d'une telle valeur, je comprends parfaitement qu'on les mette en lieux sûrs avec un soin jaloux.

— Consolez-vous ! Vous avez pu voir dans cette petite exposition tous les trésors de notre petit musée. Cette initiative du conservateur d'alors, le Père Colas, obtint un grand succès et suscita dans tous les milieux un vif intérêt et de réelles sympathies. Entre les missionnaires exposants et les nombreux visiteurs : missionnaires, professeurs d'université, coloniaux, étudiants, sculpteurs et artistes, s'amorçèrent spontanément des échanges de vues pleins d'intérêt concernant l'avenir et les possibilités de l'art congolais.

— Les avis ont dû être bien partagés ! Tandis que certains exaltent l'art nègre et bavent littéralement d'admiration devant la moindre petite statuette nègre, d'autres n'ont pas d'expressions assez fortes pour manifester leur mépris en face de ces grossières ébauches.

— *In medio stat virtus !* disaient les Anciens. Si vous comparez les chefs-d'œuvre de l'art nègre aux trésors artistiques accumulés par l'Occident chrétien, il serait assez puéril, me semble-t-il, de ne pas donner sans hésiter la préférence à ces derniers. Mais si vous voulez juger l'art de ces peuplades nègres comme l'expression de leur civilisation et de leur mentalité, comme une phase de leur développement culturel, alors

nous pouvons vraiment parler d'un art nègre. On commence à mieux comprendre, de nos jours, que l'idéal du Beau et sa réalisation concrète varient de peuple à peuple et d'époque à époque.

— Pourriez-vous me caractériser l'art nègre tel qu'il apparaît au Kwango ?...

— Volontiers ! mais ne perdez pas de vue que nous nous trouvons au Kwango en présence d'une macédoine de différentes races. Chez certaines d'entre elles : les Bayansi, les Baboma, les Bahumbu, les Babundas, on ne rencontre presque aucun objet usuel travaillé un peu artistiquement. Ces races demandent à leurs voisins leurs armes et statuettes-fétichistes.

Seuls, parmi toutes les peuplades du Kwango, les Bapende, les Bambala et les Bayaka ont un art vraiment original. Les Bambala ont un art plus vivant et excellent dans les scènes de la vie familière. Notre musée en possède quelques belles pièces : mère portant son enfant sur ses genoux ou dans ses bras, ou encore le tenant sur la hanche; femmes se rendant à la rivière, la calebasse sur la tête; chef assis sur un tabouret, ayant sur l'épaule les insignes de son pouvoir; joueurs de Kisanzi ou de ngoma (tambour).

— Je me rappelle, en effet, avoir été frappé par ces différentes pièces lors de votre exposition. Je revois encore parfaitement l'attitude si naturelle de ces joueurs de tambour. J'en ai gardé d'autant mieux le souvenir que ces quelques pièces contrastaient singulièrement avec la plupart des autres sculptures, un peu déroutantes dans leur technique pour nous au-

tres, Occidentaux. La vie et le mouvement semblent absents, les figures sont figées, les bras collés contre le corps.

— Vous avez sans doute remarqué aussi que l'artiste noir ne s'inquiète guère le plus souvent — il y a d'heureuses exceptions — de la ressemblance. Il ne se gêne pas pour faire subir aux proportions une déformation qui ne peut manquer de nous heurter. Il néglige les membres qu'il considère comme quantités accidentelles, mais par contre il accorde à la tête, pour lui centre d'intérêt, des dimensions et une expression fortement exagérées.

— Croyez-vous vraiment pouvoir en faire un grief à l'artiste noir ? Car, enfin, nous admirons sans réserve les primitifs, n'est-ce pas ? Or, ceux-ci n'ont jamais hésité à suivre leur idée créatrice bien au-delà de la vérité anthropométrique.

— Vous parlez d'idée créatrice... mais je me demande sérieusement jusqu'où, chez l'artiste noir, on peut vraiment parler d'idée créatrice. Au fond, il obéit à des principes d'esthétique absolument fixes. Son imagination personnelle n'intervient que dans les détails. Vous le constateriez immédiatement si je pouvais vous montrer notre collection de masques.

— Mais s'il en est ainsi, ne craignez-vous pas que notre civilisation tuera l'art nègre en inspirant à l'artiste noir un dédain profond pour des traditions ancestrales qui lui apparaîtront nécessairement comme périmées ? Aura-t-il assez de confiance en son génie propre pour ne pas succomber à la terrible tentation d'imiter le plus servilement possible les artistes de chez nous qui l'éblouiront par leur supériorité ?

— Vous touchez là un problème des plus délicats ! Comme l'a écrit le P. Colas, « L'artiste indigène devrait pouvoir garder tout ce qu'il y a de sobre, de lumineux, de candide dans son art, mais en même temps il devrait pouvoir profiter de toutes les richesses que notre civilisation a longuement amassées ».

— Les missionnaires du Kwango ont-ils déjà tenté quelque expérience pour orienter cet art indigène vers le christianisme ?

— Hélas, presque rien n'a encore été tenté dans ce domaine. Ne l'oubliez pas, les missionnaires ne sont que depuis une petite quarantaine d'années au Kwango et l'occupation effective du pays date à peine d'une quinzaine d'années. Une tâche immense a bien obligé nos missionnaires à courir à l'essentiel. On peut déjà leur être reconnaissant, dans ces conditions, d'avoir réuni les importantes collections de ce petit musée.

Jusqu'à présent l'art nègre a toujours été au service du paganisme. Il ne s'agit donc pas de lui demander à brûle-pourpoint de représenter les sujets iconographiques chrétiens. Ce qu'il faut, c'est amener l'artiste noir à recréer, au moyen de son inspiration, plus primitive que la nôtre, ces thèmes sculpturaux chrétiens et à les exprimer en se servant de sa technique propre. Ailleurs, plusieurs artistes noirs se sont déjà essayés à réaliser quelques ébauches en ce sens : des Vierges de style nègre sont déjà célèbres. Et vous vous rappelez sans doute ce petit Christ d'ivoire, si cher au Roi Albert... le dernier objet qu'étreignirent ses mains royales.

Mais... vous m'avez entraîné à vous parler d'art comme si

notre modeste musée avait la prétention d'être un musée des « Beaux-Arts » nègres !

— De fait, si je ne m'abuse, vous avez choisi le titre plus modeste de « Musée ethnographique ».

— Plus modeste... si vous le voulez ! Mais, pour nous, missionnaires, ce petit musée a surtout de la valeur par son intérêt ethnologique.

— Je me demande quels renseignements vous pouvez bien attendre de tous ces masques et de toutes ces statuettes qui pour nous, profanes, sont absolument sans message ?

— Tout d'abord, leur étude attentive peut nous donner des indications fort précieuses sur la parenté de certaines races entre elles, ainsi que sur les rapports actuels et passés entre les indigènes de différentes races. De plus, on pourra rechercher s'il n'y a pas, en ce qui concerne leurs idées religieuses, dépendance d'une race vis-à-vis d'une autre chez laquelle la première viendrait chercher ses statuettes-fétiches. C'est ainsi qu'au témoignage d'un de nos missionnaires, un messager indigène du chef muboma de Bumpa, près de Wombali, n'hésitait pas, dans les cas graves, à remonter tout le Kwango pour aller consulter le grand féticheur des Bayakas du Sud.

Mais il y a plus... A vivre ainsi au milieu de ces statuettes et de ces masques sculptés par des mains indigènes, à s'efforcer de comprendre peu à peu les pensées et les désirs qui ont été à l'origine de ces créations artistiques, il me semble qu'on finit par s'imprégner à la longue d'une mentalité si différente de la nôtre. Vous devinez sans peine l'avantage énorme pour

notre apostolat d'une compréhension plus intime de l'âme de ces peuplades qui nous sont confiées.

— Et dire que la plupart du temps on ne veut voir en tout cela qu'un art de sauvages ! Je ne sais trop, mon Père, si je dois regretter de n'avoir pu voir vos collections, car vous ne m'auriez peut-être pas parlé aussi longuement que vous avez bien voulu le faire ! Je compte d'ailleurs bien revenir, sitôt la guerre terminée...

— J'espère bien alors que vous ne serez plus obligé de grimper trois étages ! Nous espérons, après la guerre, pouvoir nous installer un peu plus luxueusement. Ici, nous sommes vraiment trop à l'étroit.

— Faites toutes les transformations que vous voudrez, mais j'espère bien la prochaine fois rencontrer encore un aussi aimable et savant conservateur.

Un rire silencieux accueillit cette dernière remarque. En me tendant la main, et en m'ouvrant la porte vitrée, j'entendis le missionnaire me murmurer : « L'après-guerre ne me verra pas longtemps ici ; j'ai la nostalgie de l'Afrique... ».

EPILOGUE

Penchés de longues heures durant sur le visage du Kwango nous avons scruté, l'un après l'autre, chacun de ses traits. Cette contemplation nous laisse, en dépit de quelques légers plis d'inquiétude apparus çà et là, une impression de fermeté, de confiance, de sérénité joyeuse.

Pas à pas nous avons suivi les cheminements de la grâce rédemptrice en ce coin de terre congolaise, depuis le piétinement sur place des premières années jusqu'à l'ascension triomphale qui se poursuit à un rythme sans cesse accru. Certes, l'Esprit n'a pas soufflé en tornade sur notre Kwango, mais son action efficace et persévérante a entraîné vers l'Eglise une masse sans cesse grandissante d'indigènes. Dix-sept postes missionnaires assurent une occupation effective de tout le pays. Tout indigène de bonne volonté peut désormais se tourner vers l'Eglise.

La solide organisation scolaire qui étend son réseau serré de petites écoles rurales jusque dans les moindres recoins du Vicariat permet une action incomparable sur l'éducation de la jeunesse noire du Kwango. Les différentes écoles spécialisées — école normale, écoles d'infirmiers, de clercs, etc... — imprègnent d'une mentalité vraiment chrétienne ceux qui demain seront aux postes de commande dans la nouvelle société indigène.

Quatre prêtres indigènes travaillent déjà, dans différentes stations, au côté des jésuites belges. Le recrutement assuré du petit séminaire de Kinzambi permet d'espérer que, dans un avenir prochain, leur nombre ira sans cesse croissant.

Enfin, la vie religieuse commence à s'épanouir au Kwango. Une congrégation de frères-instituteurs indigènes, instituée il y a quelques années à peine, donne les plus belles espérances. Quelques religieuses-infirmières forment le premier noyau d'une congrégation de sœurs indigènes.

Quand on suppose la somme d'efforts que ces résultats ont exigés, on se demande avec stupeur comment une poignée de prêtres — ils n'ont jamais atteint la cinquantaine — ont pu, avec l'aide de quelques frères, accomplir pareille besogne. C'est là le secret de leur vie. Chez tous vous trouverez ces caractéristiques qui font la force de la Compagnie de Jésus : élan enthousiaste, décision, esprit d'abnégation et, par-dessus tout, amour ardent pour la personne sacrée du Rédempteur. Leur idéal, c'est identiquement, sous le soleil d'Afrique, celui qui faisait battre le cœur de saint Ignace sous le ciel d'Italie, celui de saint François-Xavier sous le climat des Indes et

du Japon : le service et la gloire de Dieu, l'extension de son règne procurée en la compagnie de Jésus-Christ.

Le Kwango peut être fier de ses apôtres ! Et il est à espérer qu'une des prochaines brochures missionnaires s'essayera à évoquer l'une ou l'autre de leur physionomie. Il serait si bon de passer quelques heures en leur compagnie ! Je revois la silhouette souriante de celui que tous les missionnaires appelaient le « bon » Père De Vos, le premier préfet apostolique du Kwango ; celle du Père Davister, l'apôtre des Babundas, mortifié comme un saint du moyen-âge ; celle du bouillant et généreux Père Yvan de Pierpont dont on a retracé la vie héroïque de broussard...

Mais les missionnaires livrés à eux-mêmes n'auraient jamais pu réaliser toutes les œuvres qu'ils ont entreprises. Une autre découverte s'ouvre devant celui qui explore les résultats missionnaires atteints au Kwango, celle de l'immense générosité des catholiques de Belgique. Tant d'églises, de résidences, d'écoles, de bâtiments de tout genre qui n'ont pu s'édifier, tant d'œuvres de toute espèce — séminaire, kifrère, enseignement, soin des malades, etc... — qui n'ont pu se réaliser que grâce à l'aide financière venue de chez nous. Et je sais certaines aumônes qui ont mouillé les yeux de rudes missionnaires de la brousse parce qu'elles étaient le prix de privations sans nombre ! Ah ! les magnifiques témoignages de générosité renfermés dans les livres de compte des différents postes missionnaires.

Les vieux missionnaires pourtant — *laudatores temporis acti* ! — trouvent que la générosité est en baisse et les supé-

rieurs des différents postes du Sud se demandent avec inquiétude si des aumônes généreuses leurs permettront, après la guerre, de remplacer leurs bâtisses en pisé et de construire en matériaux durables afin de river leur œuvre au sol.

Là cependant ne gît pas la principale inquiétude. Il en est une autre qui, à certains jours, serre le cœur des missionnaires jusqu'à l'angoisse.

L'œuvre accomplie au Kwango est immense, certes ! mais elle compte à peine, si on la compare à celle qui reste à entreprendre. Les catholiques sont à peine, malgré leur nombre, le dixième de la population ; catéchumènes et postulants, sans beaucoup forcer les chiffres, forment un second dixième. Il reste donc huit gros dixièmes à faire entrer dans le bercail du Bon Maître.

Et cependant l'œuvre déjà accomplie accapare de plus en plus la poignée de jésuites qui ont consacré leur vie à ce coin de terre africaine : administration des sacrements, prédication, exercices spirituels, développement des œuvres d'action catholique. Tous travaillent déjà bien au delà de leurs forces. Plusieurs sont âgés. Beaucoup, usés prématurément par les fatigues de l'apostolat et la morsure du climat, vivent sur les confins de la santé et de la maladie. Accès de malaria, bilieuse et autres accrocs, dont ils ne parlent jamais que sur le ton plaisant, viennent fréquemment limiter leur activité.

Or, dans une Mission qui se développe au rythme de celle du Kwango, des œuvres nouvelles surgissent continuellement, imposant un surcroît d'activité. Et, cependant, les mission-

naires ne peuvent pas se désintéresser des centaines de milliers de païens encore à convertir.

C'est donc un appel vibrant qui monte de tous les coins du Kwango, le même appel qu'adressait des Indes, aux étudiants d'Europe, le premier jésuite missionnaire, saint François-Xavier.

Naguère, le Père Joseph Guffens, actuellement Supérieur du petit Séminaire de Kinzambi, reprenait cet appel dans une brochure de la collection « Xaveriana ». Il évoquait le tableau d'une pirogue fendant joyeusement les eaux du Kwango au rythme accéléré des pagaies mais ralentissant à la longue sa course « car il se fait tard et les hommes ont peiné tout le jour. Involontairement, ils me font songer à ces autres rameurs que sont les messagers de la Bonne Nouvelle. Eux aussi parfois sont fatigués, fatigués jusqu'à en mourir ; et leur barque bien souvent doit ralentir sa course faute de pagayeurs... ».

Si d'autres ne se présentent pour prendre la relève, la pirogue s'arrête et glisse à la dérive...

TABLE DES PHOTOS

Pirogue sur le Kasai	1
Bateau longeant l'une des berges du Kwilu	2-3
Sur les traces d'un sombre passé : féticheur mubunda .	4
Deux chefs Bapende. Celui qui porte la médaille est reconnu officiellement par l'Etat	5
Groupe de Bapende avec masques pour la danse . .	6-7
Un des élèves du petit séminaire de Kinzambi : Ra- phaël Kisutu	8
Penchée sur les corps...	9
Quelques candidats pour le petit séminaire	10-11
Le P. Toye, fondateur du poste de Kingandu. (Cfr. : <i>Dix années d'apostolat au Kwango.</i>)	12

TABLE DES MATIERES

Avant-propos	5
I — Prise de contact	9
II — Mes amis, les noirs	25
III — Sur les traces d'un sombre passé	45
IV — Chronique et panoramas	55
V — Dix années d'apostolat au Kwango	81
VI — Jeunesse studieuse	95
VII — Un centre spirituel : Kinzambi	113
VIII — Penchés sur les corps	127
IX — Art nègre au Kwango	139
Epilogue	147